

ŒUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIROU.

TOME PREMIER.







gravé par D. Clouet.

que il a
ŒUVRES

CHOISIES
D'ALEXIS PIRON.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

28



V

L

hie

des

d'A

d'A

de

don

été

Mo

un

fa

qu

dep

lui

an



VIE DE L'AUTEUR.

LA Patrie des la Monnoyes des Bouhiers , des Bosluets , des Crébillons , des Buffons , Dijon a été aussi celle d'Alexis Piron. Il nâquit en 1689 , d'Aimé Piron , Apothicaire , homme de beaucoup d'esprit lui-même , & dont les Noëls Bourguignons n'ont été surpassés que par ceux de M. de la Monnoye. Sa naissance nous rappelle une anecdote qui mérite de trouver sa place ici. Il y a quelques années qu'un étranger noble & riche , arrivé depuis peu à Paris , devoit dîner avec lui dans une maison ; pendant qu'on annonçoit le Poëte , l'étranger s'ap-

vj *Vie de l'Auteur.*

procha d'une personne de la compagnie , & lui demanda d'un air grave & peiné , si M. Piron étoit Gentil-homme ? *Je l'ignore* , lui répondit-on froidement ; *mais je fais qu'il est l'Auteur de la Métromanie.* On connoît en effet peu de titres qui puissent être mis à côté de celui-là.

M. Piron passa les premières années de sa vie à Dijon ; il ne quitta cette Ville que pour y faire tomber, par son absence, l'impression qu'avoit faite cette Piece fameuse , également marquée au coin du génie & du libertinage , répandue par l'indiscrétion de ses amis , & qui servit de prétexte à la cabale qui le fit exclure dans la suite de l'Académie.

Il avoit trente ans lorsqu'il vint à Paris ; il sembloit ne se douter pas

encore de son génie , puisqu'il chercha de l'emploi en arrivant ; il en trouva successivement dans divers bureaux , où les Commis & leurs commettans ne virent en lui qu'un homme qui avoit une belle main , & où personne ne découvrit l'homme de génie ; ils étoient peut-être excusables ; M. Piron , comme nous l'avons dit , ne connoissoit pas lui-même sa force ; les premiers essais qu'il fit de ses talens semblent le prouver. Ce fut aux Spectacles de la Foire qu'il les consacra ; ses saillies , ses épigrammes y attirèrent la foule ; la police crut devoir en réprimer quelquefois la vivacité , fermer la bouche aux Acteurs forains , & les réduire à la pantomime. Dans cette foule de petites pieces pleines d'imagination , & d'une gaîté souvent excessive , plusieurs per-

sonnes entrevirent un Poète fait pour réussir dans un genre plus élevé. Sarasin , qui avoit été Avocat , & qui étoit devenu un excellent Comédien , fut un de ceux qui démêlerent le génie de Piron ; il l'engagea à sortir de la Foire , où il paroissoit se concentrer. M. Piron suivit ce conseil ; il travailla pour le Théâtre François ; & encouragé par ses succès , il l'enrichit de la *Métromanie* , la meilleure Comédie qui ait été faite depuis Molière , & qui seule suffit pour assurer l'immortalité à son Auteur.

Nous ne nous arrêterons pas sur ses différens ouvrages ; ils sont connus & appréciés ; la gâité & l'énergie sont leurs caractères dominans ; on les retrouve dans tous ; elles y tiennent quelquefois la place des grâces. Personne , depuis la Fontaine , n'a conté

avec plus de succès; s'il lui est inférieur, il a au moins égalé Marot & Rousseau dans l'épigramme; il ne pouvoit parler sans qu'il ne lui en échapât: c'étoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, son langage naturel; avec cela il étoit sans fiel, franc, bon, sensible, & d'un commerce très-doux dans sa maison; sa femme en fit l'épreuve pendant sa vie: on fait comment il se conduisit avec elle pendant la maladie fâcheuse qui abrégéa les jours de Madame Piron, & altéra auparavant sa raison; il ne voulut point s'en séparer; il la soigna & la garda lui-même, sans pouvoir jamais se résoudre à la confier à d'autres, qui n'auroient eu ni son zèle, ni ses attentions. A ce trait nous en joindrons un autre que sa mort seule a fait connoître, & qui annonce éga-

lement une ame sensible & bonne. M. Piron, devenu veuf, avoit pris chez lui une niece, qui avoit soin de son ménage : elle avoit épousé M. Capron ; l'oncle l'ignoroit ou paroïssoit l'ignorer ; il étoit alors presque entièrement privé de la vue ; son neveu dînoit & soupoit presque tous les jours chez lui ; il ne le voyoit point, & feignoit de ne point s'appercevoir qu'il y eût un étranger à sa table ; quelques-unes de ces personnes, qui se font un plaisir cruel de brouiller les familles, vinrent instruire l'oncle de ce mariage, dans le dessein, sans doute, de l'affliger & de l'indisposer contre sa niece ; il parut toujours regarder ces rapports comme des faussetés, & croire vraies les réponses de sa niece, qui se tenoit sur la négative. Les premiers mots que l'on trouva à

l'ou
ceux
Mac
U
ron
d'ho
& m
d'A
en a
intér
nian
tant
pique
de n
autr
n'éto
étoit
de
pron
adv
Cet

l'ouverture de son testament, étoient ceux-ci : *Je nomme pour mon héritière, Madame Capron, ma niece, &c.*

Un recueil des bons mots de M. Piron, seroit sans doute précieux; peu d'hommes en ont dit autant que lui, & nous conseillons à nos faiseurs d'*Ana*, d'entreprendre celui-ci; il y en a peu assurément qui fussent plus intéressans & plus pleins que le Pironiana; il lui échapoit à chaque instant des saillies également neuves & piquantes; il lui étoit aussi impossible de n'en pas dire qu'il le seroit à tout autre homme de respirer. Personne n'étoit en état de lui tenir tête; il étoit sûr de mettre toujours les rieurs de son côté; une repartie vive, prompte comme l'éclair, terrassoit son adversaire, & le réduisoit au silence. Cette gaîté, cette verve qui étoient

xij *Vie de l'Auteur.*

à la fois un effet de caractère & de tempérament chez lui, l'ont accompagné jusqu'à la fin de sa vie. Devenu aveugle dans ses dernières années, il pouvoit moins s'occuper; il cherchoit la société, il aimoit à parler, & on l'entendoit toujours avec un nouveau plaisir; rarement il se répétoit; son imagination vive & féconde est la dernière chose qui s'est éteinte en lui: il est mort la nuit du 21 au 22 Janvier 1773, âgé de 83 ans, six mois & douze jours.



ŒUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON.



ÉPITRES.

A MONSIEUR
LE MARQUIS DE L...

MARQUIS, vivant en Marquis,
Et non de ceux-là sans nombre,
Qu'on ne voit marcher, suivis
Que de leur malheureuse ombre :
Recevez un bon avis.

Tous les gens de haut parage,
Par un goût particulier,
Grossissent leur équipage
D'un animal singulier,
Ou domestique ou sauvage,
Ou farouche ou familier.

Désérez au bel usage :
Et pour cela, que le sage

Tome I.

A

Et glorieux Templier (1),
 Corps aussi léger qu'une ame ;
 Et fourreau qu'usa la lame ,
 A jamais chez vous , Seigneur ,
 Soit le Poète de Madame ;
 Et moi celui de Monsieur.
 Apollon vous les envoie ,
 Comme beaux faiseurs de feux
 Et d'artifice & de joie.

Ils seroient bien malheureux ,
 De ne pas valoir tous deux ,
 Deux perroquets , ou deux finges.

L'un , à travers les brouillards ,
 Jette par fois des cominges ;
 L'autre emplit l'air de pétards.
 La fusée haute & superbe ,
 Du mortier de l'un saillit :
 De l'autre côté jaillit
 La girandole & la gerbe.
 L'un joli Newtonien ,
 Historien , Algébriste ,
 Ne douta jamais de rien :
 L'autre , un peu Pyrrhonien ,
 Est bon Pantagruéliste.

Cavalier ambitieux ,
 L'un piquant droit vers les Cieux ,

(1) Il s'agit de l'Architecte du Temple de l'Amitié , du Temple de l'Amour , du Temple du Goût , du Temple de la Gloire.

Épîtres.

3

Met Pégase hors d'haleine :
L'autre , va rasant la plaine ;
Mais assez haut , pour ne pas
Tremper ses ailes dans l'onde ;
En même tems , assez bas ,
Pour que la cire ne fonde.

Encore un coup de pinceau
Qui finisse le tableau ,
Et l'éloge , ou la censure.
Pompeux , brillant , & mignard ,
Le premier , pour sa chaussure ,
A les échasses de l'art :
L'autre , naïf , & sans fard ,
Les patins de la nature.

La Marquise , & vous , Marquis ,
N'êtes-vous pas bien lotis ?
Faites , elle & vous , fanfare !
Pour deux lots si précieux.
Elle aime le beau , le rare :
Vous le vif & le joyeux.
Eh bien , quoi de plus fortable ?
A sa toilette elle aura
Quelque bribe inimitable ,
D'Épopée , ou d'Opéra (1) ;
Et vous , de quoi rire à table.
Et quand la source faudra ,
La ressource y subviendra :
Tous deux avons nos patentes ,

Temple
du Temps

(1) Il composoit alors l'Opéra de *Samsou*.

Pour piller , à cet effet ;
 Lui , le trésor des Quarante (1),
 Et moi , celui du buffet.

Pour jetons , (car en ce monde
 Chacun vit de son métier :
 De son tracas , Radegonde ;
 Barnabas , de son pseautier) ,
 Pour jetons , chaque séance
 Pourra valoir au premier ,
 Le plus beau souris (2) de France :
 Souris plein de bienfiance ,
 Et de finesse & d'esprit :
 Souris , quand il applaudit ,
 Vraiment doux & balsamique ;
 En ce que , parlant aux yeux ,
 Seul , il dit plus , & dit mieux ,
 Qu'un éloge Académique.
 Du goût , enfant délicat ,
 Dont la gentillesse éclosé ,
 Semble ajouter à l'éclat
 Des perles & de la roie ,
 Qui , par un juste retour ,
 Des attraita doublant la dose ,
 L'embellissent à leur tour.

Le trop heureux Coryphée
 Aura de plus , à coup sûr ,

(1) Il venoit d'être reçu à l'Académie.

(2) Madame la Marquise de . . . passoit par
 avoir un beau souris.

(1)
 (2)
 à char
 sons.

Épîtres.

5

D'encens très-rare & très-pur ,
Quelque petite bouffée :
C'est tirer l'huile du mur (1).
Car , hélas ! le grand , le brave ,
Et l'infortuné *Gustave* ,
Pleure en vain pour en avoir :
Zaire , & son *Orosmane* ,
Ont vuidé tout l'encensoir ,
En dépit du *Métromane*.

Pour autre honoraire encor ,
(Peste ! c'est le jeton d'or ,
Celui-ci dont je m'avise) !
Il aura de la Marquise ,
En guise de paroli ,
Quelque chansonnette exquise ,
Du gracieux *Gondouli* (1) :
Encor plus gai , plus joli ,
Quand , de cette aimable Dame ,
La flexible voix met l'ame
Au petit couplet Gascon :
Et d'une façon légère ,
Mêle aux graces de Cythere ,
Le beau feu de l'Hélicon.
C'est payer son Poète en Reine.
Vous fourniriez le pendant :
Le vôtre aura cependant ,

(1) La Marquise ne loue jamais que M. de V...

(2) Poète Gascon , dont la Marquise aimoit
à chanter & chantoit continuellement les chan-
sons.

Dans un seau de porcelaine,
 Vin natal à son côté.
 Soif de Chantre, hiver, été ;
 Égal appétit, sans faute ;
 Esprit & cœur en gaîté,
 Excellent visage d'hôte,
 Grande chère, & liberté.

Puis après, maintes razades
 De vin blanc, jaune & claret,
 Le Moka, l'eau des Barbades,
 Et quelques airs de *Mouret*,
 Vous lui donnez l'accolade ;
 Et, faisant une gambade,
 Mon gaillard enfin s'évade,
 Muni d'un ordre à *Miret*.

A MADEMOISELLE C H É R É.

A Saint-Ouen. 1732.

O BEL objet désiré
 Du plus amoureux des hommes,
 O mon aimable CHÉRÉ,
 Que n'êtes-vous où nous sommes !
 Jamais plus juste desir
 N'anima mon cœur sincère :

Les Belles faites pour plaire ,
Sont faites pour le plaisir :
Et c'en est ici l'asyle ,
De ces plaisirs tant aimés.
La paix les tient renfermés
Dans ce Prieuré tranquille.
Hier , il en étoit plein ,
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin ,
C'est que le temps soit mobile ;
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramene à la ville.

Décrirai-je ces plaisirs ,
Que rappelle chaque Aurore ,
Plus rians que les 7 éphirs ,
Quand ils vont caresser Flore ?
Mais pourquoi les peindre ? Hélas ;
Un seul mot les rend croyables ,
Et vante assez leurs appas.
Ils m'ont rendu supportables ,
Des lieux , où vous n'étiez pas.

Je veux , toutefois les peindre ,
Pour occuper mon loisir :
Y puissé-je réussir ,
De manière à vous contraindre ,
À venir vous éclaircir ,
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on desira !

A la

Des plaisirs , en ce cas l'^a
 Parfait seroit l'assemblage :
 Les peigne alors qui pourra !
 De quatre heureux personnages
 Que nous nous trouvons ici ,
 Deux sont fous , & deux sont sages :
 Providence en tout ceci :
 Mélange qui , Dieu merci ,
 Sans relâche nous balote ,
 Et nous promene à grands pas ,
 Du compas à la marote ,
 De la marote au compas.
 Figurez-vous le tracas
 D'un quatrain de cette espee ,
 Et voyez courir sans cesse ,
 La sagesse après les rats ,
 Les rats après la sagesse.
 Tantôt les regles en jeu ,
 Et tantôt les purs caprices.
 Voilà , quant aux gens du lieu :
 Voici , quant à ses délices.

Sachez que premièrement ,
 Le Prioral hermitage ,
 Consiste en un bâtiment ,
 Mal conçu pour l'ornement ;
 Très-bien conçu pour l'usage.
 Tout s'y resserre , ou s'étend ,
 Selon son juste mérite ;
 C'est pour cela , dit l'Hermite ,
 Que le réfectoire est grand ,
 Et la Chapelle petite.

Aussi l'heureux Parasite ,
 De la cave au galetas ,
 Voit cette sentence écrite :
 COURTE MESSE & LONG REPAS.
 Rien ne manque aux délicats :
 Table en entremêts féconde ,
 Cave où le nectar abonde ;
 Et la glacière à deux pas :
 Les lits les meilleurs du monde ;
 Plume entre deux matelas ,
 Doux somme entre deux beaux draps :
 Un calme dont rien n'approche :
 Jamais le moindre fracas
 De carrosses , ni de cloche :
 Paix , bombance , liberté ;
 Liberté , sans anicroche :
 L'horloge , à la vérité ,
 Qui voudra nous le reproche !
 Rarement est remonté ,
 Mais non pas le tourne-broche.
 Une autre félicité ,
 Après *Bénédicté* ,
 C'est de voir par la fenêtre
 De notre salle à manger ,
 Cueillir dans le potager ,
 La fraise qui vient de naître :
 De voir la petite faulx
 Moissonner à notre vue ,
 Là de jeunes artichaux ;
 Ici la tendre laitue ,
 Le pourpier & l'estragon ,
 Qui tout-à-l'heure en salade ,

Va piquer , près du dindon ,
L'appétit le plus malade.

Du même endroit , nous voyons
Venir l'innocence même ,
Lise , qui sur des clayons
Nous apporte de la crème ,
Blanche un peu plus que sa main ,
Mais moins blanche que son sein ,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets ,
Que ne toucherent jamais
Capperon , ni Carmeline (1).
C'est elle aussi qui , le soir ,
En cent postures gentilles ,
(Où sans jupe ni mouchoir ,
Vous seriez charmante à voir)
Dresse , & redresse nos quilles :
Jeu tout des plus innocens ,
Où , pour aiguïser nos dents ,
Quand la faim nous abandonne ,
Nous nous exerçons un tems ,
Avant que le soupé sonne.
Le Quillier est dans un bois
Qui touche à la maisonnette ,
Bois d'une beauté complete ,
Triste & charmant à-la-fois ;
Bois qui peint ces lieux terribles ,
Où loin des prophanes yeux ,
Nos Druides & leurs Dieux

(1) Fameux Dentistes.

Se rendoient inaccessibles
A nos crédules aïeux :
Mais dans ces cantons paisibles ,
Et moins superstitieux ,
Bois , où l'amour a des armes ,
A qui l'austère pudeur
Se soumettroit sans alarmes :
Bois , où même avec douceur ,
Dans les plus cruels malheurs ,
L'amant verseroit des larmes :
Bois , où tout , jusqu'à l'horreur ,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Ià , dans le sein du repos ,
L'ame s'égare & s'oublie ;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux ,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte , de Paphos ,
De Cythere & d'Idalie.

Jamais en effet l'amour
Ne trouveroit un séjour
Plus propre à son badinage :
Qu'il y seroit amusé !
Car je le fais par usage :
C'est un enfant avisé ;
Dans un quinquonce , il est sage :
Mais plus l'endroit est sauvage ,
Plus il est apprivoisé.
Disparoissez , lieux superbes ,
Où rien ne croît au hasard ,
Où l'arbre est l'enfant de l'art ,

Où le fable , au lieu des herbes
Nous attriste le regard :
Lieux , où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau ,
Où rien aux yeux ne varie ,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie ,
Et de l'ennuyeux niveau !
Ici l'auguste nature ,
Dans toute sa majesté ,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime & toujours nouvelle ,
Sous l'œil elle s'embellit :
Sa variété révèle
Une ressource éternelle ,
Que jamais rien ne tarit ;
Qu'en ce point , l'art est loin d'elle !
Son chef-d'œuvre se décrit :
Mais la beauté naturelle
Reste au-dessus du récit,
Sous l'épais & haut feuillage
De ce bois qu'ont révé
Le tems , la hache , & l'orage ,
De l'engageante Chéré
Je me retrace l'image.
Ah ! qu'au fond de ce bocage ,
Son aspect seroit charmant !
Le beau lieu ! l'heureux moment !
Que de fleurs sur son passage !
Que de soupirs éloquens !
Que les gages de ma flamme

Seroient tendres & fréquens !
Mais où s'égare mon ame ?
O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chéré !
Que n'êtes-vous où nous sommes !

A MONSIEUR
LE DUC DE NEVERS.

LA GOUTTE.

L'AMANT joyeux d'Érigone,
Et la mere de l'Amour,
Dans la caverne d'un Faune,
Se rencontrèrent un jour.
A l'instant ils oublièrent
Les sermens qui les lièrent
A mille aimables objets :
De goût tous deux ils se prirent ;
Et se prirent à l'excès.
Enfin, dans ces lieux secrets,
Bacchus & Vénus s'unirent ;
Et s'unirent à jamais.

Sous le couple vif & tendre,
Cybele prie soin d'étendre

De mouffe un beau tapis vert.
Oh ! qu'il feroit beau t'entendre,
Chantre mignon de Vert-vert,
Sous un fi joli couvert,
Chanter le myrthe & la treille,
Sur un chalumeau léger,
Mélodieux à l'oreille
Et du Prince & du Berger !
Oùir ta sainte paresse
Nous peindre avec gentillesse
Ce lit qu'auroient apprêté
L'impatiente jeunesse,
L'ingénieuse mollesse,
Et la douce volupté ;
Et d'une touche élégante ,
Mettre en cadence à-l'entour ,
Les Ris , les Grâces , l'Amour ,
La Driade & la Bacchante !

Mais que n'ai-je aussi , Seigneur ,
Pour inspirer la terreur ,
Et pour faire la peinture
Du monstre qu'à la nature
Il plut , pour notre malheur ,
De faire , dans sa fureur ,
Naître de cette aventure ;
Que n'ai-je , passant enfin
Du gracieux au funeste ;
Que n'ai-je le fier burin ,
Qui nous grava sur l'airain
Le songe affreux de Thyeste !
Pour avoir fait un vaurien ,

Pères , ne venez plus dire
Un tel enfant n'est pas mien.
Il est vôtre. Lisez bien
Les vers que je vais écrire ;
Et ne doutez plus de rien.
Bacchus qui n'aime qu'à rire ,
Et Vénus qui ne respire
Qu'aise & plaisir mutuel ,
N'ont ensemble su produire
Qu'un enfant matériel ,
Qu'un trouble-fête cruel ;
Et tel ,
Que si les flancs de Mégère ,
Du sang impur de Cerbere
Eussent voulu concevoir
De quoi , dans le sombre Empire ,
Redoubler le désespoir ,
Le fruit n'eût pas été pire.

Ainsi , puisqu'il faut tout dire ,
Vulcain naquit de Junon ,
Et de la terre , Tiphon :
Du beau le laid prend naissance ,
Comme le mauvais du bon :
Et gens de divine essence ,
Exemples de l'Univers ,
Des Héros , pour toute engeance ,
N'ont laissé que des pervers.
Tous pères n'ont pas la chance
De l'heureux Duc de Nevers.

Peste soit du Dieu des vers !
Dont la stérile abondance

M'entraîne à tort à travers :
Remettons-nous dans la route
Qu'engendrèrent donc enfin
Vénus & le Dieu du vin ;
Ils engendrèrent la Goutte.

Tandis que libres , joyeux ,
Ennemis de la contrainte ,
Les pere & mere tous deux
Chassent le trouble & la crainte ,
Leur impitoyable enfant
N'est jamais plus triomphant ,
Qu'entre la gêne & la plainte ,
Traînant sans cesse après lui ,
La douleur vive , l'ennui ,
Et la fâcheuse abstinence :
Aussi le monstre est-il fui
Des auteurs de sa naissance.
Mais , sans en être aperçu ,
Cet ennemi domestique
Les talonne à leur insu :
Comme eux fuit le toit rustique
Sous lequel il fut conçu :
Avec eux entre & se glisse ,
Sous la moustache du Suisse ,
Dans le plus riche Palais :
Y signale sa malice :
Et des lits les plus mollets ,
Lieux de paix & de délice ,
Ne fait que des chevalets ,
Et que des lieux de supplice.

O Duc , des Ducs de nos jours

Le noble & galant modele !
Hôte aimable , ami fidele
De Bacchus & des amours ,
Nevers , à vous j'en appelle :
Ai-je erré dans mon discours ?
Le plus sacré des séjours ,
La royale Citadelle (1) ,
Vos boucliers de peau d'ours ,
Et tous vos lits de velours ,
Contre la bête cruelle ,
Vous font-ils d'un grand secours ?
On voit la peste maudite ,
Dans le Louvre où vous logez ,
Entrer , rentrer à la suite
Des Dieux que vous hébergez :
Et tous les ans , la félonne ,
Viole des mois entiers ,
Dans votre honnête personne ,
Les saints droits hospitaliers.
Mais , par plaisir , éprouvez
De ses fers comme on échape ,
Et par ma voix recevez
Cet oracle d'Esculape.
Quand les deux Divinités
Gratteront à votre porte ,
Réglez vos civilités ,
Et les arrangez de sorte
Que , selon droit & raison ,
Vénus entre , & Bacchus sorte.

(1) Le vieux Louvre , où il occupoit un appartement.

Qu'avec sa brillante escorte,
Crainte d'une trahison,
Il passe, & qu'ailleurs il porte
Sa coupe, & son doux poison.
Le monstre suivra son pere:
Car, du pere libertin,
Dans la gaité du festin,
L'excès ne s'éloigne guere;
Et dans l'une & l'autre affaire,
L'excès met l'arme à la main
De l'ennemi clandestin,
Dont l'atteinte désespere.
Telle est du Dieu du Séné,
L'ordonnance un peu cruelle:
En fermant la porte au né
Du fougueux fils de Sémele:
Genre humain vous fermerez
La boîte de Pandore.
Duc, un jour vous l'en croirez.
Oh, qu'alors vous bénirez
Les Oracles d'Épidaure!
Puisque, après tout, vous aurez
Ce que tout le monde adore:
Chez vous logeront beauté,
Simpleesse, amour, liberté,
Ris, plaisirs, paix & santé.
Que demandez-vous encore?

A M A D A M E
DE BOULLONGNE,

*Qui se plaignoit de l'insomnie, & ne
pouvoit s'endormir, qu'un livre à la
main, en lui envoyant une lanterne
de nuit & de chevet.*

Vous vous plaignez, belle Uranie,
Et ne vous plaignez pas pour rien :
C'est un grand mal que l'insomnie ;
Car le sommeil est un grand bien.
Par le secours de la lecture,
Vous espérez vous en tirer :
Mais vous ne pouvez ignorer,
Que lire, pendant qu'elle dure,
Ne sert qu'à la faire durer.
Avouez que votre esprit l'aime ;
Et sans vous en appercevoir,
Que vous l'entretenez vous-même,
Par la démangeaison extrême
Que vous avez de tout savoir.
De tout savoir ! & pourquoi faire ?
Qu'auriez-vous plus qu'auparavant ?
Quoi que sache le plus savant,
Vous savez mieux : vous savez mieux.

Plus d'une qui , sur ce grand point ,
N'aura jamais , n'eut & n'a point
L'honneur d'être votre pareille ,
Fière de ses simples attraits ,
Vit satisfaite à moins de frais ,
N'a d'autre souci qui l'éveille ,
Que celui d'avoir le teint frais ,
L'œil brillant , la bouche vermeille ,
Et pour cela , ne lit jamais ,
Dîne , soupe , se couche en paix ,
Et dort sur l'une & l'autre oreille.

Mais puisqu'enfin c'est votre goût ,
Qu'aux champs , à la ville , par-tout ,
Sans lire vous ne sauriez vivre ;
Et que sur le chevet sur-tout
A la main il vous faut un livre ,
Pour mettre à profit les instans ,
Que le sommeil tarde à se rendre ,
Où , tandis qu'il est chez vos gens ,
Vous vous ennuyez à l'attendre :
Je ne m'oserois plus répandre ,
En un trop long raisonnement ;
Et je soumets mon sentiment
A la raison qui vous gouverne.
Lisez. Que j'ose seulement ,
Moi , petit esprit subalterne ,
En présentant cette Lanterne ,
Hasarder un petit conseil :
Qui , si vous cherchez le sommeil ,
N'est rien moins qu'une baliverne.

Attendant l'effet du pavor ,

Gardez-vous au moins d'un Voltaire,
D'un Montesquieu, d'un Tannevot.
De toi autre qui peut trop plaire :
C'est moins remède que venin ;
Morphée étant, quand on l'appelle
Avec tels appeaux à la main ,
Un vrai chien de Jean-de-Nivelle.
De Nivelle plutôt, lisez
Les vers anathématisés :
Lisez quelque Piece nouvelle ,
Qu'a fait réussir la Clairon ;
Quelque semblable bagatelle ,
Que vend Duchesne au quarteron ;
Quelque essai d'une Muse obscure ,
Débutante dans le Mercure ;
Ou bien quelque autre rogaton :
Vous dormirez , je vous l'assûre.

A M A D A M E
D E T E N C I N ,

*Sous le nom de VÉNUS , en lui en-
voyant , pour étrennes , un petit
marteau d'acier , propre à casser des
amandes. Datée des forges de
Lemnos.*

DU Roi du monde & la Reine & la Mere ,
Pour Sceptre , ayant la pomme d'or en main ,
Divinité , nulle part étrangere ,
Par tout chérie , & de qui l'art de plaire
Pola le trône au fond du cœur humain :

A l'engageante & rare créature ,
Qui , du même art , tient sa gloire & son los ,
Et qui reçut des mains de la nature ,
De quoi ne pas envier ma ceinture ;
Salut , gaîté , beau cercle , & douze lots (1).

Mortelle aimable , attendant ces aubaines ,

(1) Elle avoit mis plusieurs billets à la Loterie de 1747, qui venoit d'être créée pour douze ans. Elle mourut peu de tems après , & ce fut Astruc son Médecin , qui profita de mes souhaits.

De
Aye
Et t
De
Don
Dep
Ne
Tré
Ni d
Ni
N'o
Aut
Et v
D'ab
Si v
A ca
Qu'a
Il ac
Tout
Il n'
Pour
Facu
Qui
Fait
Quac
Open
Du C
Peste
Voic
Droir
(1
hache

De notre part aujourd'hui pour étrennes,
Ayez en gré le don de ce marteau ;
Et tenez-vous pour très-bien étrennée ,
De posséder ce curieux morceau ,
Dont vous serez , à l'usage , étonnée.
Depuis l'armure & d'Achille , & d'Enée ,
Ne s'est ici rien forgé de si beau.
Trépieds mouvans , ni violon d'Orphée ,
Ni de Gygès le merveilleux anneau ,
Ni Talismans , ni baguettes de Fee ,
N'ont égalé ce chef - d'œuvre en vertu.
Autre que vous jamais ne l'auroit eu ;
Et vous l'avez : vous naquîtes coëffée.

D'abord , à table , & pendant le dessert ,
Si vous voulez , tout simplement il sert
A casser noix , sucre , amande , ou noisette.
Qu'ainsi ne soit , & qu'à votre couvert ,
Il accompagne & cuiller & fourchette.
Tout n'en ira que plus gaîment son train ,
Il n'en fera que mieux à votre main ,
Pour signaler sa faculté secrète :
Faculté prompte , efficace & complete ;
Qui vous transinue un sage en fagotin ;
Fait d'un Mentor un parfait Calotin ,
Quadruple Égide eût-il pour amulette :
Opere ensuite un tout contraire effet :
Du Calotin fait un sage parfait.
Peste maligne à la fois & recette :
Voici comment l'un & l'autre se fait.
Droit , sur le têt , un coup de la hachette (1)

(1) Le marteau a le revers fait en forme de hache.

Au plus raffis, vaut un coup de gilet ;
 Gâte son timbre, & le fêle tout net ,
 Si qu'à l'instant, légère girouette
 S'arbore & vire au haut de son bonnet.
 Nul n'est si sain que le mal ne le gagne ;
 Fût-ce un Socrate, un Sénèque, un Montagne ;
 Du coup de hache à peine est-il frappé,
 Que le voilà, beau cheval échappé,
 Qui *pironise*, & qui bat la campagne.
 Puis vous tournez, avant bien ri du fou,
 Votre marteau du côté de la masse,
 Et dans le mur, en enfonçant un clou,
 Vous remettez tous les ressorts en place.
 Des clous ainsi fichés dans quelque mur,
 Par un Pontife, en pompe solennelle,
 Pour le salut d'une pauvre cervelle,
 Selon Durfé, le miracle étoit sûr.
 Le bon Adrafte, aux pieds d'une cruelle,
 Avec le cœur, ayant laissé l'esprit,
 Jusqu'à vouloir vivre & mourir fidele,
 Sous Adamas, l'heureuse épreuve en fit.
 Telle, aujourd'hui, sous vous on la peut faire,
 La main du maître ayant, à ce Marteau,
 Transmis l'honneur de ce don salutaire,
 Avec ceci d'aimable & de nouveau,
 Qu'il réunit le plaissant à l'utile.
 Comme il guérit, il blesse le cerveau :
 Essayez-en : c'est la pique d'Achille.
 Mais n'allez pas étendant au surplus,
 L'humanité par-delà sa mesure,
 Ne blessant point, & clouant tant & plus,
 De tous les fous entreprendre la cure :

Renoncez-

Renoncez-y : point d'efforts superflus !
Hé quoi , vouloir , de tout cerveau perclus ,
Remettre en jeu , remonter la machine ?
Quelle muraille assez grande auriez vous ,
Pour y pouvoir trouver place à vos clous ?
Hélas , aucune ! & celle de la Chine
N'y suffiroit. Partant ne vous mêlez
Que de guérir les gentils personnages ,
Qu'en vous jouant , vous aurez affolés :
Tenez-vous-en , de grace , à vos sept Sages.
A Mirabeau , Mairan , Boze & Duclos ,
A Fontenelle , Astruc & Marivaux ,
Que , de vos clous , la vertu sans seconde ,
Ne daigne agir que sur ces sept Férus !
Jà n'est besoin que leur espece abonde :
Telle abondance entraîneroit abus :
D'hommes sensés , qui peupleroit le monde ,
Ruinerait les Dieux les plus courus.
Adieu celui du vin , celui de l'onde ,
Mars , Apollon , moi , mon fils , & Plutus.
Laiſſons la terre en Calottins féconde ;
Nous donnerons gain de cause à Momus :
N'importe ! il faut vous régler là-dessus :
Et qu'il en rie , ou que Minerve en gronde ,
Tenez-vous-en , vous dis-je au sept Elus.

Donc au moment que renaît leur faconde ,
Et qu'ils ont bu , chacun deux ou trois doigts ,
Du vin d'une isle (1) où j'ai donné des loix ,

(1) Du vin de Chypre , qu'on servoit régulié-
ment à la fin du repas.

Sur chaque tête appuyez , à la ronde ,
 De la hachette un coup bien asséné :
 Ne craignez rien : suffit qu'on vous réponde
 Qu'à l'esprit seul , le péril est borné.
 Autre accident ne suit le coup donné ,
 Qu'une raison plaisamment vagabonde.
 Courage donc ; par curiosité ,
 Dans le Lycée , une fois qu'on folâtre !
 Qu'on ait , chez vous , une fois radoté !
 Ferme , frappez ! le beau coup de théâtre !
 La bonne scène ! oh ! quel plaisir de voir
 Cet esprit net , universel & juste ,
 Dont tous les gens de goût & de savoir ,
 Tant qu'ici bas j'aurai quelque pouvoir ,
 Encenseront les écrits & le buste ;
 De le voir , dis-je , errer du blanc au noir ,
 Et , pour le corps , lourdement prendre l'ombre ;
 De voir ce clair & céleste Écrivain ,
 Qui , dans la tête , eut des soleils sans nombre ,
 N'y plus avoir qu'une lune en son plein !
 Quel passe-tems de voir l'autre génie ,
 Versé dans l'art de prolonger la vie ,
 Qui , sur la vôtre , a l'œil soir & matin ,
 Ce possesseur de l'Encyclopédie ,
 Pic de clartés , puits d'érudition ,
 Changer de rôle & de condition ;
 Tendre Berger , soupirer l'Élégie ,
 Ou joyeux Faune , entonner une Orgie ;
 Ne célébrer que l'amour ou le vin ;
 Et vous croyant Pastourelle ou Ménade ,
 Danseur galant , vous présenter la main ;
 Ou plein d'un Dieu plus gaillard & moins fade ,

Le corps en l'air, à son exemple, en vain,
 Vous ordonner entre-chats, gargouillade, (1)
 Et l'Évohé : de la personne enfin,
 Dont il sera l'éternel médecin,
 Pour un moment, devenir le malade !

Si, pour tout dire en un mot, le plaissant,
 Pour être tel, veut du neuf & du rare,
 Vous en aurez, grâces à mon présent.
 On m'avouera que sa vertu bizarre
 Aura produit du rare & du nouveau,
 S'il vous fait voir délirer (2) Mirabeau,
 S'il vous fait voir (3) l'Auteur de Marianne,
 Au lieu d'un vif & subtil sentiment,
 D'un terme heureux, d'un beau raisonnement,
 Ou d'un trait fin, lâcher un coq-à-l'âne.
 Pour moi, déjà d'avance, en vérité,
 Je ris, voyant de notre cher Euclide,
 Du bon Mairan, le compas démonté,
 Au lieu d'un rond faire un trapézoïde :
 Voyant d'ici rater un trait saillant
 A ce Watteau (4), coloriste brillant,
 Dont le pinceau léger, docte & rapide,
 Pouvoit, après le Seigneur d'Argenton,
 Seul, achever de peindre Louis-onze.

(1) Madame de Tencin ne pouvoit plus marcher qu'on ne la portât.

(2) Homme froid & sensé.

(3) Marivaux, l'homme du monde le plus attentif à bien penser, & à se bien exprimer.

(4) Duclos.

De voir avec un phlegme de Caton ,
Sur le plus grave , & le plus ferme ton ,
Notre Arondel (1) , grand déchiffreur en bronze ,
Dans un Louis démontrer un Othon.
Que fais-je enfin , & maint & maint vertige ,
Dont vous rirez , sans doute , ainsi que moi.
Donnez-vous-en tout à l'aise. Après quoi ,
Subtilement , de ce premier prodige ,
Passant à l'autre , à grands coups vous cognez
Les jolis clous , d'ellébore empreignés.
A ce bruit-là , tout se remet en règle.
Nos sept Messieurs s'éveillent : Momus sort :
De hanneton chacun redevient aigle ;
Minerve rentre. En tout cas , si d'abord ,
Dans quelque tête , il manquoit un ressort ,
Que la raison n'y fût pas nette & franche ,
Qu'un rat s'y fût tapi dans quelque trou :
De l'un des sept , resté quelque peu fou ,
Si le bon-sens branloit encore au manche ,
Aurez de quoi lui bien river son clou.

(1) M. De Boze.

A L A M Ê M E,

EN lui envoyant une chaise percée.

FEMME au-dessus de bien des hommes ,
Du siècle héroïque où nous sommes ,
Femme digne , tout d'une voix ,
Qu'on la célèbre d'âge en âge ,
Comme ayant eu tout-à-la fois
Esprit , beauté , graces , courage ,
Goût & sentiment délicat ;
Femme forte que rien n'étonne ,
Ni n'enorgueillit , ni n'abat ;
Femme au besoin homme d'État ,
Et s'il le falloit , Amazone ;
Je voudrois bien en vérité ,
Ne vous pas moins offrir qu'un trône
De vous mille fois mérité :
Mais on en fait la rareté !
Et nous voyons , loin qu'il en vaille ,
Que pour un cul en voilà deux (1) ,
Se prenant l'un l'autre aux cheveux ,
Pour s'asseoir où fut assis Jacque.
Donc au lieu d'un siège éminent ,
Qui branle ou craque à tout moment ,
Je vous en offre un bas , mais stable ,

(1) C'étoit le tems de la descente du Prince
Edouart en Ecoffe.

Plus nécessaire assurément ,
Plus utile & plus agréable ,
Où vous aurez ceci de doux ,
Qu'à la barbe , au nez des jaloux ,
Vous y serez en paix profonde ,
Et que si le tonnerre gronde ,
Ce ne fera que dessous vous.

Différence encore infinie.
Cet autre posté vis-à-vis
Du monde & de la calomnie ,
Guindé sur la cérémonie ,
Environné de noirs soucis ,
Adossé contre l'insomnie ,
Altere la santé souvent :
Celui-ci calme , salulaire ,
Loin de l'altérer , au contraire ,
L'entretient sans cesse , ou la rend.

Du reste , assise en souveraine ,
Sur ce siège des plus décens ,
Donnez-vous un plaisir de Reine ;
Étendez-y votre domaine ,
Sur ce peuple affamé d'encens
Que désaltere l'Hypocrène.
Que Messieurs les beaux esprits-nés
Soient ou flétris ou condamnés
A ce tribunal redoutable
Auquel il seront ajournés ,
Comme ils le sont à votre table.
A l'aise , & d'un œil équitable ,

Là, vous jugerez sans appel,
 Les vers de Messieurs tel & tel.
 Gardez les bons, par privilège :
 Et pour ceux dont vous direz : si !
 Laissez-les en quittant le siège,
 Où vous aurez trouvé ceux-ci (1).

A L A M Ê M E,

EN lui envoyant une boîte à quadrille (1).

VOTRE espèce, habitans des cieux,
 Est à-peu près comme la nôtre :
 Et l'une, si j'en crois mes yeux,
 N'est guere plus sage que l'autre.
 Parmi vous, comme en ces bas lieux,
 La discorde a plus d'une affaire :
 On ne voit que Dieux contre Dieux :
 Que l'un fasse tout pour le mieux,
 L'autre s'applique à le défaire.

(1) C'étoit un exemplaire de la *Reine de Navarre*, qu'on venoit de jouer à la Cour, où elle n'avoit pas réussi.

(1) Comme Madame DE TENCIN étoit affectée de la poitrine, *Albruc*, son Médecin, lui défendit ses assemblées ordinaires ; en sorte que, pour se débarrasser, elle n'avoit plus, les après-dînés, que quelques parties de Quadrille.

Plaire à l'un de ces Dieux jaloux ,
A l'autre aussi-tôt c'est déplaire :
Jupiter à peine est pour nous ,
Que Neptune est notre adversaire.
En fait d'avis même altercas :
Nous ne savons à chaque pas ,
Qui nous aveugle ou nous éclaire.

Mars nous harcele & crie à tous :
Courage , enfans ! égorgez-vous !
Vénus nous dit tout le contraire.
Aspirons-nous au feu divin ,
D'un Poète au-dessus du vulgaire ?
Bacchus nous présente du vin :
Apollon de l'eau toute claire.
Pour écrire l'histoire , en vain
Clio forme un sage écrivain ;
Momus nous présente Voltaire.

Et chez vous , Madame , aujourd'hui ,
Pour nos péchés & votre ennui ,
C'est la même façon de faire.
Minerve en pleine liberté ,
Y veut primer à l'ordinaire :
Esculape de son côté ,
A titre de Dieu tutélaire ,
S'ingère de la contrôler :
Celle-là vous dit de parler ,
Celui-ci vous dit de vous taire ;
Et de vous taire , s'il vous plaît ,
Tout net , sur peine de la vie.
Au nom d'un si cher intérêt ,

Madame , subissez l'arrêt :
Et taisez-vous , je vous supplie !
Que , pour un tems , Minerve plie ,
Toute impérieuse qu'elle est.
Croyons quelquefois la Folie ;
Peut-être Esculape a raison.

Que soumise au Dieu d'Hippocrate ,
Quelque tems donc votre maison ,
Du sanctuaire d'Apollon ,
Deviennne celui d'Harpocrate :
Triste échange à la vérité ,
La lésion est manifeste ;
De l'aimable société ,
On sait qu'Harpocrate est la peste ;
Tout cercle , à bon droit , le déteste.
Ce Dieu froid & malencontreux ,
Répandant la neige & la glace ,
Chez vous est très-mal à sa place :
Et n'est bien que chez les Chartreux.
Il est vrai : mais un mois ou deux ,
Pour vous , ce n'est qu'une vétille.
Voilà de votre esprit heureux
Déjà la sagesse qui brille :
Déjà du lugubre immortel ,
Qui ne veut pas que l'on babille ,
Vous verdissiez le sombre autel
D'un joli tapis de quadrille ;
Tapis riant , autour duquel
On s'amuse , même en famille.

Là le silence maintenant

Observé les après-dînées ,
Vous guérit , tout en badinant ,
Et prolonge vos destinées ,
Tout au moins d'un bon quart en fus ;
C'est-à-dire , d'autant d'années ,
Qu'en tenant tête à vos Gracchus ,
Vous auriez vécu de journées.
Trente ans de plus à s'écouler !
Madame , un pareil honoraire
Vaut bien la peine d'en parler ;
Vaut bien la peine de se taire.

Suivez cet avis salutaire.
Mais quand les oiseaux dans les bois
Feront entendre leur ramage ,
Vous reprendrez alors l'usage
De la parole & de la voix.

Or donc , recevez pour étrennes ,
Ces boîtes , de fiches pleines.
Laissez les vieilles à Passy :
Et de par le Dieu du Silence ,
Point de compliment ; & défense
De dire un mot de grand-merci.

A tous les coups , puissiez-vous prendre !
Que votre boîte soit la mer ,
Où les autres , tout cet hiver ,
Comme fleuves viennent se rendre !

Votre bonheur au jeu , pourtant ,
Fût-il mille fois plus constant ,

Madame , il ne faut pas s'attendre ,
Que vous gagniez jamais autant
Que l'on perdra , le seul instant ,
Qu'on cessera de vous entendre.

A M A D A M E

D E * * * ,

EN lui envoyant des jarretieres.

SUR le sommet du Mont Ida ,
Quand , sous les yeux d'un beau jeune
homme ,
Vénus , pour obtenir la pomme ,
De ses vêtemens ne garda
Que la merveilleuse ceinture ,
Où l'on prétend que résida
Tout le charme de la nature ;
Je gage , Iris , que ses appas ,
Qui l'emportèrent sur tant d'autres ,
Tout considéré , n'alloient pas
A la jarretiere des vôtres.
Quoi qu'il en soit , Iris , voilà
Les deux siennes que déroba
Un des plus grands fripons du monde ;
Quand , de dessus la belle Blonde ,
Cotte & chemise tout tomba.
Et quel étoit ce fripon-là ?

Pour vous la chose est peu douteuse :
 Qui mieux en effet le saura ,
 Que sa plus grande recéleuse ?
 C'étoit l'Amour , à qui vos yeux ,
 Et jour & nuit donnent retraite :
 Un logement si précieux
 Est digne que cher on l'achette.
 Aussi pour avouer la dette ,
 Et commencer à s'acquitter ,
 Le petit brigand de Cythere ,
 Vous prie humblement d'accepter
 Les jarretieres de sa mere.

A MONSIEUR
 LE COMTE DE ***

Qui m'avoit promis des Perdre

EN bizarre Amateur des endroits solitaires ,
 Je me promenois l'autre jour ,
 Dans cet agréable séjour ,
 Fatal aux soins jaloux des maris & des meres :
 Solitude , où les Ris & les Jeux déchaînés
 Secourus de Bacchus , combattant la Sagesse ,
 Métamorphosent en Phrinés ,
 Et la Vestale & la Lucrece.
 Ne vous la remettez-vous pas ,
 Cette lice où l'honneur a fait tant de faux pas ?

Cette dangereuse carrière ,
 Où d'un courage sans pareil ,
 A mes risques j'ai laissé faire !
 A certain jeune téméraire (1)
 Le rôle de fils du soleil ?

N'a-t-on pas bien raison de dire que les Poètes sont fous ? C'est en effet l'être bien , que de perdre le tems comme je fais , à dire en quinze vers , que j'étois au bois de Boulogne : & l'être à l'excès , que de reprendre le même style , après une si juste réflexion. Vous remontâtes de même sur le siège , après avoir manqué de vous rompre le cou.

 Là , tel que les Troyens , que nous a peints Virgile ,
 Qui , lorsque , par un tour adroit ,
 Le Grec eut , pour un temps , abandonné leur ville ,
 Aimoient à contempler le rivage & l'endroit
 Où furent les tentes d'Achille :
 De même , je tournois de tous côtés les yeux ;
 Et des événemens arrivés sur les lieux ,
 Je retraçois l'image à mon esprit tranquille.

(1) Il m'y avoit mené promener en caleche , avec des chevaux neufs , qu'il voulut conduire lui-même , & qui , ayant pris le mors aux dents , pensèrent nous faire périr.

Là , disois-je , un Amour escroc ,
Sur le bien du prochain fit mille fois main basse ;
Ici , dans un amoureux choc ,
Dont ce gazon foulé nous conserve la trace ,
Depuis peu , quelque poule à fatigué son coq ;
Plus loin , sous ce joli Platane ,
Sur cette fougere & ces fleurs ,
Le Comte fut heureux , & cueillit des faveurs
Qui le mirent à la tisane.
Combien , Amans , combien de fois ,
Avez-vous dans ce bel asyle ,
Par-ci , par-là , planté du bois ,
Qui dans le même instant prenoit racine en ville
Sur l'écorce d'un jeune ormeau ,
Entourré d'un débris de verre & de bouteille ,
Je crus voir ce quatrain nouveau ,
Qui sembloit gravé de la veille :
Ci-gît qui , sans regret est mort ,
Bien qu'au treizieme an de son âge ;
Un doux baiser finit son sort :
Passant , Ci-gît un P.
Je fus interrompu , là , par un bruit soudain ;
Je me tourne , & je vois le neveu de Dédale ,
Que cet oncle jaloux , par un coup inhumain
Voulut précipiter en vain
Dans les lieux où la soif martyrise Tantale ...

Ah , que de verbiage ! je vis un perdreau
qui me fit souvenir de la promesse que vous
oubliez.... &c.

L I V R Y ,
OU LE VRAI PARNASSE.

A MONSIEUR
LE COMTE DE LIVRY.

LA Fable devient vérité.
Il est une Isle de Cythere ,
Telle que nous la peint Homere ,
Lieu , par le Plaisir habité ,
Et nullement imaginaire.
Quelque jour , mon œil enchanté
La verra cette Isle si chere !
Je verrai Cupidon , sa mere ,
Et le beau petit groupe ailé ,
A qui la semaine derniere ,
Sous une pieuse banniere ,
Tant de Marmors ont rassemblé.
Je verrai la jambe légère ,
Le flanc , la gorge & le derrier
De ce beau Trio potelé ,
Que ne vit jamais Couturiere ;
Trio de beauté singuliere ,
Grâces , par la Fable appelé.

Oui, je vois tout cela d'avance,
 Voyant ici l'équivalent,
 Sans sortir de l'Isle de France.
 Je vois le Parnasse brillant,
 Je vois cette sainte Montagne,
 Que *Damville* & que *Samson* prend
 Pour un des Châteaux en Espagne,
 Qu'a bâtis l'homme extravagant.

Je vois le Parnasse; il existe:
 Non pas ce Mont profane & triste,
 Que le Turc a dans ses États;
 Vil amas de terre & de roche,
 Lequel, ne se respectant pas,
 Souffre indifféremment l'approche
 De quiconque y porte ses pas.

Mais cette Montagne divine,
 Qui doit à l'art son origine;
 Sur laquelle ont jadis brillé
 Les Anciens à bonne tête,
 Chez qui tout moderne a pillé;
 Et que, par cœur, Danchet répète;
 Ce lieu si saint du bas au faîte,
 Où, dès qu'un homme a sommeillé,
 Il mérite place au Lycée,
 Et plus fade que Pavillon,
 Se fût-il couché la Chauffée,
 Se releveroit Crébillon.

Je vois LIVRI; c'est le vrai Pinde:
 Il n'en fut point d'autre ici-bas:

Ni du Caucase au mont Atlas ,
Ni du Mançanarès à l'Inde.
C'est ici l'Hélicon tout pur :
De son beau ciel , aucun nuage
N'a terni le clair & l'azur ,
Depuis vingt jours & davantage ,
Que j'y vis seul , & convaincu
Des vérités de mon système ;
Que j'y vis comme auroit vécu
L'Abbé Panurge dans Théleme.
LIVRI , vous dis-je , est l'Hélicon :
Vous conviendrez que j'ai raison ,
Quand j'aurai , comme je vais faire ,
Complété la comparaison ,
Par un détail qui doit vous plaire.
Du milieu d'un feuillage épais ,
Où , dans l'ardente canicule ,
Comme au Printemps , on est au frais,
S'élève un auguste Palais ,
Dont le superbe vestibule ,
De trente colonnes orné ,
Retrace au regard étonné ,
Le fameux temple de Mémoire ;
Et le retrace d'autant mieux ,
Que le charmant Bacchus , aux yeux ,
S'offrant-là dans toute sa gloire ,
De la part du Maître des lieux ,
Y fait ressouvenir de boire.

Ce Vestibule traversé ,
A la gauche d'un grand Parterre ,
Le plus riant , le mieux tracé ,
Tome I. D

Dont Flore ait embelli la terre ,
 On monte sur le Mont sacré ,
 D'où ruisselle une eau qui figure
 Avec celle dont à son gré ,
Sévigné but après *Voiture* ;
Sévigné , dont l'esprit chéri
 Fit tant de Chef-d'œuvres sans peine ,
 Qu'elle puisa dans l'Hipocrene ,
 Et qu'elle data de Livry.

Là , comme une belle anecdote ,
 On montre le tertre escarpé ,
 Célèbre par les quatre P (1)
 Du général de la Calotte.

Sortant du vestibule , à droite ,
 De chez Bacchus , chez Apollon ,
 On descend dans une retraite ,
 Image du sacré Vallon ;
 Car le Dieu des vers qui m'inspire ,
 Anime l'air qu'on y respire :
 L'importune & triste raison ,
 Dès qu'on en foule le gazon ,
 S'y change en un joli délire ;
 Le bâton dont on s'aide , en lyre ,
 Et tous les soupirs en Chançon.
 Borée y devient un zéphire ;

(1) Ma mauvaise vue m'ayant fait faire
 un faux très-périlleux , M. de Saint-Martin en-
 gina d'y faire planter un poteau , sur lequel
 graveroit quatre P , qui voudroient dire : *Pier-
 pensant , pensa périr.*

Il siffle, ce n'est que pour rire ;
 Ce sont des airs de violon.
 Enfin , dans ce divin Canton ,
 Règne une espèce de magie ,
 Qui même , au Rimeur Bourignon (1)
 Restaurateur de l'Élégie ,
 De *Gresset* donneroit le ton.
 Si votre esprit , comme à *Piron* ,
 Tarde à s'élever en extase ,
 Sous votre main est un Pégase (2)
 Qui caracolle tout le long
 De la haute & verte charmille ;
 Vous le montez par échelon ,
 Par degrés la veine pétille :
 Et , sur la monture gentille ,
 Vous mettant à califourchon ,
 La rime heureuse , & sans cheville ,
 Se présente à vous , & fourmille
 Dans la moyenne région.
 Si , plus qu'une mule ,
 Elle oseroit vous échaper-là ,
 Tenez bon , & rattrapez-la ,
 Ou traitez-moi de ridicule.

(1) L'Abbé le Blanc.

(2) Un jour , dans le Parc de Livry (je travaillois à *Gustave*) , je m'avisai , pour élever mes idées en m'approchant du Ciel , de monter au haut de la double échelle , qui servoit à tondre les charmilles , & de m'y jucher à califourchon : Quelqu'un m'y vit , sans que je m'en aperçusse ; & le lendemain , y étant remonté , je fus fort surpris d'y trouver une selle avec des étriers.

Est-il encor quelque incrédule
 Assez dépourvu de raison ,
 Pour nier la comparaison ?
 Déployons mes deux bras d'Hercule ,
 Etouffons l'hydre , & triomphons.

A ces gens sans goût & sans tête ,
 Prouvons que des Bellérophons
 Le cheval n'est pas une bête.
 Prouvons étant monté dessus ,
 Que dans mes peintures légères ,
 Loin d'être en proie à des chimères ,
 Je suis fait pour qu'il n'en soit plus.
 Ils n'ont ici vu , du Parnasse ,
 Encor que le sacré coupeau ,
 Le vallon , la monture & l'eau :
 Voici pour eux le coup de grace.
 Qu'après ce que je viens de voir ,
 On m'accuse encor de folie.
 J'ai vu sur ce divin terroir ,
 J'ai vu Melpomene & Thalie ;
 Vu , vu , ce qu'on appelle voir ,
 Très-bien vu : je le certifie ;
 Vu comme on se voit au miroir.
 C'étoit Thalie & Melpomene (1).
 Celle-ci se faisoit soudain
 Reconnoître au noble dédain ,
 Dont s'arme la fierté romaine :
 L'autre , à son air vif & badin ,

(1) Mesdemoiselles Q*** & B*** étoient
 venues ce jour-là dîner avec moi.

Ainsi qu'à des rats par douzaine ,
Qui grignottoient ses brodequins.
L'une en Reine des Amazones ,
Telle qu'on nous peint Talestris ,
Sous ses pieds ayant des couronnes ,
Et l'autre des œufs de fourmis.
Apollon étoit avec elles.
Oui , le Dieu du fameux troupeau
Que nous nommons les Neuf Pucelles :
C'étoit le Seigneur du Château.
Le Comte , un Apollon lui-même.
Aussi la bévue est extrême !
S'il a l'air d'un Dieu , c'est de Mars :
D'accord ; mais je l'ai dans la tête :
C'est Apollon , je le répète ,
Apollon , le Dieu des beaux-arts.
Du moins , Messieurs , cherchez le vôtre :
Quant à moi , ce que je fais bien ,
C'est qu'assurément , c'est le mien ;
Et le mien en vaut bien un autre.

A U M Ê M E ,

Qui étoit à Compiègne.

C O M T E , sur les bords de l'Oise ,
Je me figure un Palais ,
Occupant plus d'une toise ,
Bâti sans doute à grands frais ,
Couvert peut-être d'ardoise ,

Tout comme il aura plû : mais
Ce lieu ne vaudra jamais
Certaine maison bourgeoise,
Qui vous attend à Paris.
Graces, Plaisirs, Jeux & Ris,
Nuit & jour y font la ronde :
Et certe une paix profonde
Siégeroit sous ses lambris,
Si paix pouvoit être au monde.
C'est, je l'avoue, un logis
D'assez petite étendue,
Mais libre, & dans une rue (1
Où l'on entendroit trotter
La souris la plus légère ;
Tandis que sur le derriere,
C'est charme d'ouïr chanter,
Sans qu'on ait soin de la cage,
Et fauvette, & rossignol,
Nichés sous un beau feuillage,
Qui fort, auprès du vitrage,
De store & de parasol.
Du joli concert champêtre,
On s'approche tant qu'on veut :
Si le cœur en dit, on peut
Se jeter par la fenêtre ;
Et dans ces lieux fortunés,
Tout le mal de l'aventure,
Seroit de donner du nez
Dans les touffes de verdure.
A l'Amour dictant des loix

(1) Rue Pot-de-fer.

Dans ce riant hermitage
Brillent deux jolis minois ,
Et ce qui vaut davantage ,
Deux cœurs bons & franc-gaulois ,
Couple assorti , couple d'Ange ,
Qui , tête-à-tête , en ce lieu ,
Chantent tout bas vos louanges ,
Ainsi que celles de Dieu.

Venez-donc , l'ami des Belles ,
Venez le Prince à Binbin :
Amour puisse un beau matin ,
Vous mettre au dos ses deux ailes ,
Et vous ramener bon train !
Je vous dirai pour nouvelles ,
Qu'Éryphile est morte enfin :
Mais non le Censeur malin
Qui déjà suit à la piste
La Vérité (1) fabuliste ,
Et qui , chez Servandoni ,
Où court un monde infini ,
Sur un portait se délecte ,
A bien dauber à son gré
Le devis de l'Architecte ,
Et le projet du Curé.

Adieu , Comte qu'on respecte ,
De ce respect tempéré
Des douceurs de la tendresse ,
Le seul respect désiré

(1) Pièce de Launay aux Italiens.

De tout cœur où gît noblesse :
Respect de la bonne espece ,
Que vous m'avez inspiré ,
Et m'inspirerez sans cesse.

A U M Ê M E.

ADMIRONS comme les vieux tems
Savent influer sur les nôtres ,
Et comme les événemens
Sont enchaînés les uns aux autres.

Dans le céleste reposoir
La Discorde jette une pomme ;
Et trois Déeses pour l'avoir ,
Levent leur jupe aux yeux d'un homme.
Avançons , & vous allez voir
Jusqu'où mene cette aventure.

Le Juge fait bien son devoir :
Il allonge la procédure ;
Analyse chaque figure ,
Voit le blanc , le rouge & le noir ,
Mis par les mains de la nature ,
Par-tout où l'on en peut vouloir :
Ma foi , c'étoit-là , je vous jure ,
Un fort joli venez-y-voir.

Vénus gagne enfin la gageure ,

Quelle

Qu'elle avoit faite à son miroir ,
En se parant de sa ceinture ,

Pallas & l'autre au désespoir ,
En vengeance de cette injure ,
Conduisent à Mycène exprès ,
Du bon Priam la géniture :
Pâris voit Hélène de près ;
Il enleve la créature :
Toute la Grèce court après ,
Et le feu grégeois , en mesure ,
Change Ilium , qui n'en peut mais.

Vénus , en mere consternée ,
Tire du feu son cher Enée ,
Et le donne à garder aux eaux ,
Mais sa rivale forcenée ,
Au lieu de laisser en repos
Ce peu de canaille Troyenne ,
Sans pousser la vengeance à bout ,
Aime mieux , résolue à tout ,
Faire office de Bohémienne.
Elle promet au Dieu des Vents ,
De lui faire voir sous la cotte ,
Un tendron tout des plus fringans ,
Si de ses ennemis vogans ,
Il veut bien abymer la flotte :
Le vieux ribaud qu'elle drolote ,
Ouvre à ses fils extravagans ,
La fatale & terrible grotte
Où mitonnent les ouragans.

Hors de la caverne ils s'élançent ,

Tome I.

E

Ils sifflent , & les Troyens dansent ,
 Dans le goût de la Camargo.
 Les Vents s'en donnent à gogo ,
 Et font un train de l'autre monde :
 Neptune sort du sein de l'onde ,
 Et dit le fameux *Quos Ego* !
 Ici , Monsieur , admirons comme
 De fil en aiguille , la pomme
 Me coûte un louis , à vous cinq :
 Car d'elle seule est dérivée
 L'aventure des Vents , gravée
 Par un émule d'Édelink.

ÉPITRE GAULOISE

*Au très-aventureux , très-frisque
 très-accort , & très-courtois
 Chevalier NAVARROS (1).*

FRANC Chevalier , preux de grande valeur ,
 Pironio t'accueille & te salue.
 Grand heur t'avienne , & que cil , qui tout par
 Te doit l'amie à qui ton cœur en veut.

Je le géant le plus fier du Royaume ,
 Sans branc d'acier , haubert , écu , ni heaume

(1) Navot , Substitut du Procureur-Général

Sans
 Encon
 Ayant
 Si que
 Qui le
 De Dan
 Loyal
 Cheval
 Adextr
 Pourqu
 Ne vien
 Prends
 Qui vau
 Oh, con
 Saillir il
 Combien
 D'enten
 Viens de
 Ventre m
 L'outre
 De nos b
 Ton détr
 Par deve
 Gentil pa
 Voulfit o

(1) Un

(2) Un

Sans nul engiens , en beau champ clos , entends ,
Encontre toi joûter à belles dents ;
Ayant au poing le verre , en lieu de lance :
Si que des deux , cetui sera vaincu ,
Qui le premier en cherra sur le cu.
De Damoisel du (1) Marais me seconde ,
Loyal ami , s'il en fut enc au monde ;
Chevalier roide , & qui d'un horion ,
Adextrement vous pourfend un jambon :
Pourquoi , sans faute , avise à toi , biau sire ;
Ne viens feulet , & pour n'avoir du pire ,
Prends quant & toi ce gars chevaleureux ,
Qui vaut trop bien un Carolus (2) ou deux.
Oh , combien vont de nos humeurs gorgiasés ,
Saillir illec d'émerveillables phrates !
Combien de gabs ! ores il m'est avis
D'entendre ja commencer nos devis :
Viens donc ! le jeu fera bel , je t'affie.
Ventre mahom ! je maugrée & défie
L'outre cuidé qui dira que * * *
De nos biautés n'est pas le parangon ;
Ton détrier ajambe & me le broche :
Par devers nous gaillardement chevauche ;
Gentil paillard , & fais si bien , qu'ici
Voulfit ou non , ton compaing vienne aussi.

(1) Un nommé Maret , notre ami commun.

(2) Un nommé Charles.

A MONSIEUR
LE COMTE DE MAUREPAS

LEVEZ-MOI, Monseigneur,
 A la place de Censeur.
 Il est tems qu'on me la donne.
 Eh quoi, toujours du dessous !
 Être censuré de tous,
 Et ne censurer personne !
 Aux mauvais écrits du tems,
 Comme tant d'honnêtes gens,
 Ne pas faire un peu la guerre ;
 Ne pas même avoir les droits
 Qu'eurent sur moi tant de fois
 Tous les grimauds du Parterre !
 N'avoir pas également
 Le privilége agréable
 De publier poliment,
 Le premier mon jugement
 Sur un écrit raisonnable !
 Ministre (1) aimé, dont le nom
 Court du Mexique au Japon,
 Puis, de-là, par-dessus l'onde,
 Volant du Cafre au Japon,
 Est au quatre coins du monde.

(1) Il avoit le département de la Marine.

Suprême dispensateur
De tout grade littéraire ,
Pour m'aider en cette affaire ,
Encore un coup , Monseigneur ,
J'implore votre grandeur :
De moi faites un Censeur.
Le projet vous en doit plaire.
Ce Ministre , dira-t-on ,
Outre qu'il fut un Caton ,
Eut encore l'art d'en faire ,
Et d'en faire un de PIRON.
Puisse-je avoir bonne chance !
Puisse le premier labeur ,
Dont , en juge d'importance ,
Je me dirai le lecteur ,
Par ordre de Monseigneur
Le Chancelier du Royaume ,
Être un livre en plus d'un tome ,
Du style de *Vaugelas* ,
Où le tems ne morde pas !
Pur , noble , où rien ne déroge ,
Et qui pour titre ait : *Eloge*
De Monsieur de Maurepas !

Au beau zele qui m'enflamme ,
Je sens bien que de grand cœur
J'en ferai l'approbateur ;
N'enrageant pas moins dans l'ame
De n'en pas être l'auteur.

AU PRINCE DE ***

En lui envoyant une lampe.

LA nuit a ses dangers : il naît , pendant le
cours ,

Maint accident , qui veut souvent un prompt
secours :

Rêve noir, cauchemar, toux subite, une crampe,
Maux sérieux par fois , par fois légers , & courts

A tout événement , cher Comte , ayez toujours
A votre chevet , cette lampe ,

Afin qu'à la sonnette , accourant de droit fil ,
Le valet qui du lit décampe ,

Ne perde point de temps à battre le fusil.

La flamme en est brillante , & sans fumée ,
Elle est l'équivalent du jour qui disparoît ;

Et depuis qu'elle est allumée ,
Sans que par aucun soin , elle soit ranimée ,

Ne s'éteint que lorsqu'il vous plaît.

Votre gloire , au surplus , ne veut pas qu'on ve
taise ,

Qu'elle appartint à l'Amant de Pſyché :

C'est la même (une nuit qu'il dormoit be
couché)

Dont elle se servit , pour contempler à l'aise ,
Ce qu'elle n'avoit que touché.

C'étoit là le morceau du trésor de Cythere ,
Dont il avoit long-tems été le plus jaloux :

Mais votre santé , comme à nous ,
 Lui devenant de plus chere en plus chere ,
 Il vient de s'en priver pour vous.
 Du reste , ne pût-elle être jamais utile ,
 Qu'à nous tenir l'esprit tranquille !
 Car la santé , cher Comte , est le premier bonheur ,
 La gloire même , n'est que sa dame d'honneur.
 Votre santé : voilà le seul soin qui m'agite ,
 Elle est pour moi mille monts d'or ,
 D'elle dépend la mienne : & de tout mon trésor ,
 Elle est la perle favorite.

A MONSIEUR

LE COMTE DE VENCE (1) ,

*SUR une Estampe de CLÉOPATRE ,
 dont il m'avoit fait présent.*

ENFANT de Minerve & de Mars ,
 Comte , qui suivez à la piste ,
 Les Mécenés , & les Césars ,
 Aimable Amateur des beaux Arts ,
 Généreux ami de l'Artiste ,
 Quand vous vîtes mon cabinet ,

(1) Il étoit Académicien Honoraire de l'Académie de Peinture ; il en protégeoit les Membres , comme un Amateur éclairé.

Si rangé , si riant , si net ,
 Un seul point vous fit quelque peine :
 Ce fut , dans l'obligeant desir ,
 Où vous étiez de l'embellir ,
 De voir toute l'enceinte pleine
 D'estampes , & de porcelaine.
 Haut , bas , milieu , coins & recoins ,
 Au point de ne pas trouver place ,
 A la belle Estampe , sous glace ,
 Qu'aux autres toutefois je joins.

L'espace croit dans les besoins :
 J'en ai trouvé pour Cléopâtre ;
 Vos yeux en seront les témoins.
 Elle fait ma gloire & mes soins ,
 Et vraiment j'en suis idolâtre.
 J'en ai vu plus d'une au Théâtre (1) ,
 Qui parloit & qui touchoit moins.

Oh , qu'il y faisoit bien ses soins ,
 Le trop heureux Messire Antoine ,
 Quand il fourageoit tant d'appas !
 Le Saint de son nom , qui fut Moine ,
 Pour moins eût mis le froc à bas ;
 Et , malgré le jeûne & la haire ,
 La chasteté du Solitaire ,
 Auroit , à coup sûr , fait le saut ,
 Que tous les Diables de Callot
 N'ont jamais pu lui faire faire.

(1) La Demoiselle CLAIRON jouoit alors
 Cléopâtre , dont on ne se souvient plus.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LA M** ,

*Qui, en partant pour ses Terres du
Mans , m'en avoit promis des
Perdrix , qu'il ne m'envoyoit pas.*

A MI , je fors de table , & du sein des délices ,
Ce qui fut doux à faire , est doux à raconter :

Laisse-moi donc me contenter.

Les Dieux, en ce repas, à tous mes vœux propices,
M'ont procuré des biens capables de tenter

Les plus délicats Sybarites.

Puissent tous les plaisirs , que là-bas tu médites ,
Ressembler à celui que je viens de goûter !

De l'Ordre , ainsi que du Caprice ,

Et sur-tout de la Propreté ,

Trois enfans de la Volupté ,

Le couvert étoit l'édifice.

De deux Perdrix du Mans d'un excellent fumet ,

Une couple admirable a décoré la fête :

Comus sur la cuisson avoit eu l'œil au guet ;

Bacchus avoit préparé le buffet ,

Et Cupidon le tête-à-tête.

Tel qu'on voit le soleil , dans les jours les plus
beaux ,

Du plus haut de sa carrière ,

Sur la surface des eaux ,
 Lancer , doubler sa lumière :
 Tels , autour des flacons remplis d'un jus divin ,
 Les flambeaux d'une nuit si belle
 Lançoient une clarté rebelle ,
 Qui sembloit disputer au vin
 Cet éclat ravissant dont un verre étincelle.
 Dans le brillant cristal de ce verre enchanté ,
 Je m'enivrais d'un vin plus doux que l'ambroisie ,
 Et m'enivrais à la santé
 D'une jeune & tendre Beauté ,
 Qu'aussi bien que mon vin , les Dieux avoient
 choisie.
 Jusqu'où d'un fol amour ne va pas le transport !
 J'ai , sur le rond d'un rouge bord ,
 Forcé ma belle Amante , à pencher son visage ;
 Tandis que , l'œil fixé sur ce joli tableau ,
 Je buvois lentement avec un chalumeau ,
 Pour abreuver ainsi mon cœur de son image.
 Gens Sages , s'il en est , donnez-moi mon congé ,
 Aux Petites-Maisons marquez ma résidence ;
 Chassez-moi d'entre vous , je signe ma sentence ;
 Mais gardez-vous d'aimer , je serois bien vengé ;
 J'aurois pourtant de l'indulgence.
 Je frondois comme vous : Amour m'a corrigé.

 Mon bonheur a fini par le bonheur suprême :
 Bonheur qui n'est connu que du parfait Amant.
 Qu'on se peigne un objet simple , neuf & char-
 mant ,
 Que nous adorons , qui nous aime :
 D'abord d'une rigueur extrême ,

Humanisé de moment en moment ;
Rendu capable enfin d'un tendre emportement ;
Qui tombe dans nos bras, & presque de lui-même :
Tel vient d'être mon fort. O momens fortunés !
Et trop tôt disparus ! restez dans ma mémoire !

Mais j'entends mes sens étonnés,
Qui se plaignent qu'ici je leur en fais accroire.
Où prends-tu , disent-ils , une si belle histoire ?

Ce repas entre deux Amans ?
Ce vin , tel que les Dieux seroient heureux d'en
boire ?

Ces cristaux ? Ces perdrix du Mans ?
Cette image abreuvante & dont tu te fais gloire ?
Où l'eus-tu cette gloire ? Et nous tant de bonheur ?
Où ce fut ? Le dirai-je ? Au pays des Chimeres ;
Au pays des amis fideles & sinceres ;
Où l'on voit des Manceaux de parole & d'hon-
neur ;

Aux espaces imaginaires.

AU CHIEN DE MADAME *** ,

*En lui envoyant des Tablettes le jour
de l'an.*

T O U R O U fidele , (quel dommage ,
Qu'une épithete, qui si bien
Nous siéroit , si l'homme étoit sage ,
Ne soit plus que celle du chien !)

Bête aimable & spirituelle ,
Rends - moi service à ta façon.
Mets - toi d'abord en sentinelle :
Ensuite écoute ta leçon ,
Et ne gronde ni ne querelle.
Or ça , le jour de l'an , chez vous ,
Tu vas voir entrer bien du monde ,
Faisant révérence profonde ,
Les uns sensés , les autres fous ;
Grands & petits , valets & maîtres ;
Les uns francs , le grand nombre traîtres ;
Encore un coup , fort polis , tous
Tu distingues les uns des autres ,
Et tu fais les analyser ;
A ton nez plus fin que les nôtres ,
Rien ne sauroit en imposer.
Delà vient qu'aux uns tu bats queue ,
Et prends avec eux les devans :
Qu'aux autres tu montres les dents ;
En les aboyant d'une lieue.

Puisque Dieu t'a fait don d'un sens
Qui passe toutes nos lunettes ,
Tiens , je te donne ces tablettes ,
Fais-y deux listes de ces gens :
Range les noms sur deux colonnes ;
Sur l'une , les fausses personnes ,
Sur l'autre , les serviteurs francs.
Ces tablettes sont tes étrennes ;
Si tu fais ce que je te dis ;
Je fais , où mon nom sera mis :
Tu m'auras bien donné les miennes.

É P I T R E

DE MADAME*** A MONSIEUR***,

UN J O U R D E L' A N.

CHEVALIER , pour vos étrennes
Ne regardant point aux frais ,
Et moins encore à mes peines ,
Hier je fus au Palais.

Là , de boutique en boutique ,
J'allois de chaque côté ,
Cherchant quelque rareté
Qui pût être , & fût unique.

Femmes de s'égosiller ,
Ce crier , de criailler :
A mes étrennes nouvelles !
Et puis , d'un ton radouci :
Messieurs , Mesdames ! ici !
Entrez , ce sont les plus belles !

Sur cela , des kyrielles
De noms encore inouis ,
De riens dignes d'un pays
Producteur de bagatelles.
J'étois à ne plus savoir ,
De cent choses curieuses ,

Quelle nommer, ni vouloir ;
 Quand, à l'une des Crieuses ,
 Quelqu'un dit : Pourrois-je avoir
 Pour étrennes , une Amie ,
 Fidelle, jeune & jolie ,
 Qui , m'aimât , non par devoir ,
 Mais par pure sympathie ,
 Et m'aimât toute sa vie ?
 Plus loin , dit-elle , allez voir ,
 Et trouvez-en , j'en défie.

Ce mot fut un oracle , & l'oracle ma loi ;
 Je revins au logis , laissant-là mon emplette ;
 Chevalier , venez-y : vous la trouverez faite.
 J'allois chercher bien loin, ce que j'avois en moi.

A MADAME DE *** ,

*Au sujet de son buste , exécuté en
 marbre , représentant l'Aurore.*

DAME , en qui brillent mille charmes ,
 Plus sûrs de leur pouvoir divin ,
 Que le Monarque de Berlin
 N'est sûr du pouvoir de ses armes ,
 Pour bouquet , recevez ces vers ,
 Où je veux , qu'en riant , ma Muse
 Vous conte un rêve qui m'amuse ,
 Et que je fais les yeux ouverts.

Mon bel esprit léger , d'avance me transporte

A cinq ou six mille ans d'ici :

Ce temps-là sera-t-il meilleur que celui-ci ?

Où sera-t-il pire ? Qu'importe ?

Tout y sera du moins changé d'étrange sorte :

C'est à quoi seulement je veux rêver aussi ,

Et ce que je prétends vous peindre en raccourci.

Paris n'a plus pavé , murs , fenêtre , ni porte ;

Paris fut , & n'est plus : hélas ! tout coule ainsi !

Nous sommes encor moins : notre mémoire est morte :

L'herbe tapisse au loin le sol où nous voici :

Ville , Fauxbourgs , tout n'est que buissons ,
bois & plaine ,

Tout ce que nous voyons de Conflans à Surene ,

Au Temps impitoyable en vain cria merci :

Rien n'est demeuré que la Seine ;

Et parmi les derniers vivans ,

S'il souvient de Paris encor à leurs savans ,

C'est du plus loin qu'il leur souviennne ,

Et comme il souvient à peu près ,

De la Babylone ancienne

A nos *Fourmonts* , & nos *Frérets*.

Un homme , tel alors que ceux dont les Palais

Formerent de nos jours la Place de Vendôme ,

Un successeur de Bourvalais ,

Digne d'être son second tome ;

Un de ces Messieurs , dis-je , au temps que j'entrevois ,

Sur ce terrain désert , aride & pacifique ,

Jette les fondemens d'un Château magnifique ,

Et trace des jardins tels que ceux de *Brunoy* :

A grands frais on travaille, on creuse, on fouille,
on mine.

Un Pionnier rencontre , à travers les débris
D'un Palais de l'antique & superbe Paris ,
Le buste d'une femme ou mortelle , ou divine ;
Mais un Buste , en tous sens , d'une beauté sans
prix.

Entre les Pédans du Pays ,
Cette merveille élève un schisme.

L'un date le morceau des temps du Paganisme ;
Et soutient hautement que c'est une Vénus :

L'autre pour le Cristianisme ,

Dont les Saintes & Saints , dit-il , lui sont connus ,
Le revendique , & perd haleine

A s'écrier qu'en vain on prétend le duper ;

Que c'est , à ne s'y pas tromper ,

Ia tête d'une Madelaine ;

Qu'il y met la sienne à couper.

Un autre plus tenace encore ,

Voyant l'étoile du matin ,

Que sur son front la belle arbore ,

Dans la langue du jour , qui n'est plus du latin ,

Jure qu'on extravague , & que c'est une Aurore

Le plaissant de ceci , céleste *** ,

C'est qu'un chacun raisonne juste.

Madelaine , l'Aurore , & Vénus , cette fois ,

Ne sont qu'une , dont ils font trois :

Car il s'agit de votre Buste.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN ,
depuis M. LE DUC DE LA VRILLIERE.

MONSEIGNEUR , quand je me présente ,
Ordonnez qu'on me laisse entrer :
Si vous ne voulez vous montrer ,
De vos bontés je vous exempté.
Allant vous en rendre , mardi ,
Mille & mille actions de graces ,
Il me survint tant de disgraces ,
Que j'en suis encore étourdi.
La malicieuse Fortune ,
Pour me jouer tout le matin ,
Prit le rôle de la Rancune ,
Et fit de moi son Ragotin.

J'étois sorti de ma chambrette ,
Des Muses , tranquille retraite ,
Et j'allois chez vous , Monseigneur ,
A pied comme un petit Rimeur.
Vous demeurez au bout du monde.
Si les pas ne me coûtent rien ,
Quand je vais voir les gens de bien ,
C'est quand le beau temps me seconde :
Mais il en avint autrement ;
Car le Ciel voilant sa lumière ,
Voulut impitoyablement

Me baptiser à pleine aiguiere :
 Faut-il vous tracer un tableau ,
 Plus vrai que ceux de Largilliere ?
 Sous les aîles d'un vieux chapeau ,
 Tenant à l'abri ma criniere ,
 Je cheminois en serpentant ,
 Pour éviter , à chaque instant ,
 Une cascade , une riviere ,
 Des torrens , qu'à mes environs ,
 Vomissoit le haut des maisons.

En tout sens , en toute maniere ,
 Ma démarche en vain biaisoit ,
 Comme je suis court de visiere ,
 Mon mauvais Ange me faisoit
 Heurter de goutiere en goutiere.

Cependant l'orgueilleux ruisseau ,
 A mon courage offre matiere ;
 Je recule un pas en arriere ,
 Et crois , léger comme un oiseau ,
 Franchir cette large barriere :
 Mais , à coup sûr , j'avois , à Dieu ,
 Fait mal , ce jour-là , ma priere ;
 Je partage en deux la carriere ,
 Et je me plante au beau milieu.
 A cette chute singuliere ,
 De ma moue un Turc eût frémi.
 En un bon grand pas & demi ,
 Je sors de cette fondiere ,
 Jurant comme un Suisse endormi ,
 Qu'un Page a pincé par derriere.

Hélas ! que j'étois loin encor
De l'hémistiché en lettres d'or,
Du bel Hôtel de la Vrillière !
Enfin je respire un moment ;
Phœbus avoit percé la nue ;
Je redresse mon col de grue ,
Et suis mon chemin doucement.

Me voilà donc , avec prudence ,
Sautant de pavés en pavés ,
Les pieds sur la pointe élevés ,
Comme au premier pas d'une danse.
Qui m'eût vu marcher en cadence ,
Eût dit que , durant le chemin ,
Je répétois la révérence ,
Qu'à Monsieur de Saint-Florentin
Préparoit ma reconnoissance.

Mais que de peines sans profit !
Tout-à-coup un Fiacre maudit ,
Croisant le pauvre Philosophe ,
Vous lui vient broder son habit ,
A n'en pas laisser voir l'étoffe.
Vingt mouches , pour dernier malheur ,
Qui n'étoient pas du bon faiseur ,
Volent à ma face interdire :
A cette apostrophe subite ,
Les bras ouverts , je reste coi :
Un Diable aspergé d'eau bénite ,
N'eût pas enragé plus que moi !
Aux yeux de la foule attentive ,
Je me secoue : enfin j'arrive.

Mais proche de votre Palais ,
Arlequin fit son personnage.
De loin , j'avois eu du courage ;
Je ne fus qu'un poltron de près ,
On ne peut l'être davantage.
De qui , de quoi donc avoir peur ?
Rassurez votre humeur affable.
Ce n'est pas de vous , Monseigneur !
Vous humanisez la grandeur ;
Et votre caractère aimable
Imprime un respect sans terreur ;
Bien loin de m'être redoutable ,
Vous êtes mon cher protecteur.
Vous m'avez été secourable ;
Et j'augure bien du début.
Que redoutois-je donc ? Le Diable ,
L'ennemi de notre salut.
Non , je ne tiendrai point pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.
Las ! il n'est que trop vrai ! . . . le traître ,
Chez les Grands vient nous apparôître ,
Tantôt en Suisse sans pitié ,
Et tantôt en Valet-de-pié ,
Qui nous barre l'aspect du maître ,
Pour nous souvent plein d'amitié.
Ce Diable est-il qualifié ,
Il n'en a que plus de malice ;
Hélas ! je l'ai bien éprouvé !

Déjà je me croyois sauvé ;
Déjà j'avois franchi le Suisse ,
Passé la cour & le perron ;
J'entre dans la salle prochaine .

Avec tout aussi peu de peine ,
Que les ennuyeux chez *Piron*.

Hardiment j'ouvre une autre salle ,
Et m'avançant huit ou dix pas ,
De ma figure originale ,
J'incline le masque assez bas ,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau Monsieur froid & benin ,
Représentant l'esprit-malin ,
Me fait une douce réponse ;
Et tandis que très-poliment ,
En vrai papelard , il m'exhorte
A patienter un moment ,
De pas en pas , tout doucement ,
Il me ramène vers la porte ,
Où je recule un peu surpris.
Là , ne cessant de me promettre ,
Sa bonté daigne me remettre
Où la témérité m'a pris.

Ainsi , quand aux pieds d'une belle ,
Sur l'herbe assis nonchalamment ,
Un Berger timide & fidele
Veut préparer l'heureux moment ;
De la Bergere un peu rebelle ,
D'abord il prend le pied mignon ,
Puis , faisant le bon compagnon ,
Admire la mule avec elle ,
L'ôte , la baise , la remet.
On souffre cette bagatelle :
Mon drôle , suivant son projet ,

Conçoit une audace nouvelle ,
Sa main veut se glisser plus haut ,
Dans l'espérance la plus douce.
Alte-là, s'il vous plaît ; bientôt
En vient une qui le repousse.
L'effronté reste un peu confus ,
Et tel à-peu-près que je fus.
Voyons la fin de la querelle.
Au cœur , vrai souverain du lieu ,
Un tendre regard en appelle ;
L'un devine , l'autre chancelle ;
Aux poudres l'Amour met le feu ;
Le cœur , à la main vigilante
Ordonne de se retirer. . . .
Monseigneur, quand je me présente ,
Ordonnez qu'on me laisse entrer.
Et puisse le cœur des Bergeres ,
Quand vous en ferez aux genoux ,
Aux mains qui seront les séveres ,
Donner le même ordre pour vous !

A U M Ê M E.

A LA façon des beaux-esprits ,
Qui paient l'or en bagatelles ,
J'assemblois des rimes nouvelles ,
Pour vous payer de trois Perdrix ,
Jointes à l'un de vos écrits ,
Plus précieux mille fois qu'elles ,

Encor qu'elles fussent sans prix ,
Et qu'il n'en soit gueres de telles ,

J'en étois-là , quand à propos ,
Votre Basque , des plus dispos ,
Ayant grimpé mes cinq échelles ,
Me remit encor deux oiseaux .

Étoient-ce Canards ou Vanneaux ,
Faisans de la Chine , ou Sarcelles ?
Dites-le moi : mais le huis clos ,
Rentré dans le petit enclos ,
Ce fut un beau bruit de femelles ,

Mon Dieu ! mon Oncle , qu'ils sont beaux !
Voyez cette queue & ces ailes ;
Tenez , admirez ces dentelles ,
Ce piqué , ce point , ces réseaux !
Vivent ces couleurs naturelles !
Ah ! des *Houdris* & des *Vanloos* ,
Je déferois bien les pinceaux
Et les palettes immortelles ,
De rendre ces bleus , ces ponceaux ,
Ces blancs , ces gris , ces isabelles !
Tuer ces jolis animaux !
Il est des ames bien cruelles !
C'est être bien *Caligula* !
D'où viennent des bêtes si belles ?
De Quimper , ou de Bengala ?
Ou de l'autre côté du globe ?
Qu'elles viennent d'où l'on voudra ,
Soit d'en deçà , soit d'en delà ,

Mon Oncle , il me faut une robe
Mot-à-mot comme celle-là.

Monseigneur , mot-à-mot , voilà
Ce que la plus folle des Nieces ,
Pleurant presque , & tapant des pieds ,
Disoit , en baissant les trois pieces
De gibier que vous m'envoyez.

Et pendant ce tems-là , ma chatte ,
Plus folle qu'elle encor cent fois ,
Grimpant sur mon dos patte à patte ,
Et par-dessus mon omoplate ,
Élançant ses crocs de grivois ,
Et son joli petit minois ,
Animé de deux yeux d'agate ,
Haussoit sa queue en automate ,
Me pétrissoit à sa façon ;
Et peu soucieuse du nom
De reconnoissante ou d'ingrate ,
Qu'une aubaine si délicate
Vînt d'Amérique ou du Japon ,
De vous , Monseigneur , ou d'un autre ,
Que j'en fusse honteux ou non ,
Gromeloit une patenotre ,
Qui sentoit sa dévotion ,
Bien moins que sa tentation ;
Et patenotre , dont l'hommage ,
Avoit pour l'objet , de l'oiseau ,
Que ma Niece trouvoit si beau ,
La chair , bien plus que le plumage.

Cependant

Cependant , sage en ses projets ,
 Ma vigilante Cuisiniere
 Avoit plume & chair pour objets ,
 Comptant , tout bas , de la derniere ,
 Me faire faire bonne chere ;
 Et de l'autre enfler mes chevets.

Pour la chere entiere , elle est faite :
 Elle a deux fois été complete ;
 Roi jamais ne fut mieux traité ;
 Nièce , oncle & chatte en ont tâté.
 Mais , tant qu'on voudra , que l'on mette
 Le duvet dans mon oreiller ,
 Je n'en vais pas mieux sommeiller ;
 J'ai contracté dette sur dette :
 Ma reconnoissance est complete ;
 C'est de quoi jour & nuit veiller.

A U M Ê M E.

LA QUENOUILLE UNIQUE ET MERVEILLEUSE.

QUAND le pauvre Binbin mourut ,
 (Car puisqu'il faut bientôt qu'il meure ,
 Autant vaut dire , cela fut ,
 Que cela fera tout à l'heure :)

Tome I.

Quand donc j'eus vu le sombre bord ,
Tout en descendant de la barque ,
Mon premier soin , ce fut d'abord
D'aller remercier la Parque ,
De m'avoir coupé le filet
D'une vie obscure , & chagrine ,
Pour faire , en un cabriolet ,
Normmé bierre en son origine ,
D'une célérité divine ,
Rouler mon vieil esprit follet ,
Sur les remparts de Proserpine.

En curieux & franc Binbin ,
J'avois bien aussi quelque hâte
De voir en face un jour enfin ,
Ces trois servantes du Destin ,
Bien pires que celle à Pilate ,
Dont j'avois à tort , à travers ,
En véritable enfant qu'on gâte
Médit tant de fois dans mes vers,

Mais parlons une fois sans rire.
Disons la pure vérité :
J'avois au Trio redouté ,
Quelque petite chose à dire ,
Au sujet d'un Mortel chéri ,
Dont la douce & riante image ,
Me suit par-delà le rivage
Du triste fleuve de l'oubli.

Dieu fait , dès qu'elles m'aperçurent ,
Dans quelle surprise elles furent ,

De
Une
En l
Le r
Vive
S'éc
Au c
Voic
Pas
Pour
Nou
Pour
Où l
Nous
Faifo
Il s'y
Aussi
Et s'y
Ce qu
En ét

Or ça
Me di
Et pre
Nous
Avec
Si la p

Je per
Et rou
Hé, n
Les re

De voir , pour la première fois ,
Une ombre qui rioit sous cape ,
En lieux , où pleurent le Bourgeois ,
Le noble , le Prince , & le Pape.
Vive la Mort ! vive Esculape !
S'écria la vieille des trois ,
Au ciseau de qui rien n'échape ;
Voici celui qui ne fut rien ,
Pas même Académicien ,
Pour avoir fait l'Ode à Priape.
Nous lui devons un compliment ,
Pour une strophe de cette Ode ,
Où le gaillard effrontément ,
Nous en faisoit un à sa mode.
Faisons danser le médifant.
Il s'y vantoit en téméraire ,
Aussi-bien qu'en mauvais plaissant ,
Et s'y promettoit de nous faire ,
Ce qu'assûrément il n'est guere
En état de faire à présent.

Or ça , l'ami , sortons d'affaire ,
Me dit-elle , en s'humanisant ,
Et prenant le ton débonnaire :
Nous vous tenons : voyons un peu
Avec un Septuagénaire ,
Si la parole vaut le jeu !

Je perdis un peu contenance ;
Et rougissant de souvenance :
Hé , mon Dieu ! leur dis-je , laissons
Les reproches , & les leçons :

J'en eus là-haut ma suffisance.
Hé quoi donc , comme un Iroquois ,
Traité par-tout de Turc à Maure ,
Serai-je toujours , suis-je encore
Devant Monsieur de Mirepoix ?
Non , non , je suis devant vous trois ;
Et plus sage un peu qu'autrefois ,
En mourant , on s'améliore.
Une petite Potion
De votre excellent opium ,
En vaut bien une d'ellébore.

Laissons donc là le tems jadis :
Pour Dieu , rayons de mon histoire
Un péché qu'à vingt ans je fis ,
Et que trente ans , comme on peut croire
Auroient effacé des esprits ,
Et fait oublier , sans les cris
D'un Prélat d'heureuse mémoire ,
Qui crut qu'il étoit de sa gloire
D'en rafraîchir le souvenir ,
Et de rendre le fait notoire
A tous les siècles à venir.
Le Saint Homme , en grand Capitaine ,
M'excluant de la Quarantaine ,
Me tuoit de honte & de faim :
Je n'avois plus fauteuil ni table ;
C'étoit fait du pauvre Binbin ,
Sans un Seigneur plus équitable ,
Qui daigna me tendre une main ,
Aux malheureux toujours propice.
De mon mal il fit ma santé ;

Et mon repos de mon supplice.
Ainsi la douce humanité
Me retira du précipice
Qu'avoit creusé la pitié.
Dames, par curiosité,
Que dans vos magasins je fouille !
Et de l'Humain dont la bonté
Fit toute ma félicité,
Que je voie un peu la Quenouille.
Les Ayeugles sont curieux,
Dit Lachésis la dégourdie,
Par qui toute trame est ourdie ;
Tiens, elle te creve les yeux !
Lorgne, & disparois : expédie ;
Un Quinze-vingt, dans le grand tas,
La distingueroit de cent pas,
Tant elle est grosse & rebondie.

Ma lorgnette en l'air, en effet,
Je la vis, selon mon souhait ;
C'est-à-dire, dodue, & telle
Que peut-être jamais si belle,
Pour Nestor, pour Mathusalem,
Pour un décuple Fontenelle,
Jusqu'aujourd'hui, par le Destin,
Ne fut mise encore à la main
De Clotho la Sempiternelle.

Cette Quenouille est un morceau
Incrusté de nacre & d'ivoire ;
Une perle de très-belle eau,
Longuette, & finissant en poire,

Tourne , vire , & sert de fuseau.
 Omphale , beauté Lydienne ,
 En fit présent au fils d'Alcmene ,
 Quand chez elle il fut séjourner :
 Et sur la rive Stygiene ,
 Allant de-là se promener ,
 Ce Héros , à la Bohémienne ,
 Eut la sottise de donner
 Ce joyau qui feroit tourner
 La tête à Monsieur de *Julienne*.
 La Quenouillée est d'un beau lin ,
 Plus blanc que la neige , & si fin ,
 Qu'à l'œil il est imperceptible ,
 Et qu'il lui feroit impossible
 D'en distinguer le brin du brin.
 Son volume aussi , comme on pense ,
 Éparpillé , seroit immense ,
 N'étoit qu'un ruban bleu turquin
 L'entoure , en serpentant , le serre ,
 Et , l'emmaillottant tout des mieux ,
 Fait qu'il ne paroît presque aux yeux ,
 Que de la grosseur ordinaire.

Patience , voici le beau.
 C'est que certain petit bourreau ,
 Marmot , n'aimant que le désordre ,
 Garnement , qu'on appelle Amour ,
 La nuit , s'amusant à détordre
 Le fil qu'on a tordu le jour ,
 Aux Fileuses du noir séjour ,
 En donne sans cesse à retordre ;
 Et la trame ainsi devenant

Une
Du M
Qu'o

Vive
Beau
Qui
Vous
Tand
A fa
Je va
Bien
Tant

ÉPI
DE L

E N

A
Qui du
Enrichi
J'e
Ce
Qu
Po
Et
Co

Une toile de Pénélope ,
Du Mortel chéri , maintenant ,
Qu'on tire l'heureuse horoscope.

Vivez donc en paix & contens ,
Beaux Amis & belles Amies ,
Qui pour lui donneriez vos vies ,
Vous le posséderez long-tems :
Tandis que moi , dont la fusée
A fait le tour du dévidoir ,
Je vais , tout ce tems , sans le voir ,
Bien m'ennuyer dans l'Élysée ,
Tant beau puisse être le manoir.

ÉPITRE DE M. SAURIN ,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ,

En envoyant l'Orpheline léguée.

A L'illustre & puissant génie ,
Qui du drame immortel de la *Métromanie* ,
Enrichit & son siècle & la postérité ,
J'envoie en toute humilité ,
Ce germe informe de *Thalie* ,
Qui mal conçu dans mon cerveau ,
Pour Sage-Femme eut la Folie ,
Et mourut presque en son berceau.
Combien l'Amour-propre nous joue !

Je serois bien sot , je l'avoue ,
Si me prenant au mot d'abord ,
Et tenant mon enfant pour mort ,
Sans autre forme vous disiez :
Prions Dieu pour les Trépassés.

R É P O N S E.

L'AMOUR - PROPRE , tant ressassé ,
Par nos Philosophes modernes ,
Qui n'en sont pas à l'A , B , C ,
A fait dire cent balivernes ,
Dont on se seroit bien passé.
Cet Amour , soit dit sans réplique ,
N'est qu'un fat & qu'un insensé ,
Qui croit par lui tout effacé ;
Qui des Amours se croit l'unique ,
Et prétend seul être encensé.
Cet Amour qui n'est pas des vôtres ,
Aveugle , féroce , inhumain ,
Exclud de chez lui tous les autres ,
Et sur - tout celui du prochain.

Loin de vous donc l'humble foiblesse ,
Que vous témoignez aujourd'hui ,
D'être un jouet de sa finesse.
Tant subtil soit - il , la Sagesse
Le fera toujours plus que lui.
Si par hasard une faillie
Joue à votre bon sens un tour ;

Elle n'est pas de cet Amour ,
Elle est de votre modestie.
Par exemple , au lieu de tabler
Sur les jugemens du Parterre ,
Jusqu'à daigner en appeler ,
Regardez - les du ciel en terre.
Sentez mieux ce que vous valez ,
Par les suffrages honorables
Des Helvétius , des Collés ,
Des Duclos , & de leurs semblables ;
Par le choix que , sans nul appui ,
A fait de vous l'Académie :
Plus que tout cela , par celui
De la belle & très-chère Amie ,
A laquelle un saint nœud vous lie ,
Et qu'immortalise aujourd'hui
Votre sage & tendre *Thalie*.

Quand à s'occuper du succès ,
Qu'à son gré rend bon ou mauvais ,
La racaille de chez Procope ,
C'est folie : on lit , & des traits
La beauté alors se développe ,
Mais s'en tenir à ses arrêts ,
Comme à ceux d'un Locke , ou d'un Pope ,
Et s'en affliger à l'excès ,
C'est , au-dessus du *Misanthrope* ,
Mettre le *Siège de Calais* ,
Ainsi que *Tancrede* & *Mérope*.

P. S.

Avant-hier , lu , relu ,
Hier vous eussiez reçu

Ma lubie épistolaire :
Mais l'aveugle Octogénaire
Malgré lui , malgré ses dents ,
A mis vingt fois plus de temps
A l'écrire qu'à la faire.

Quin

Si ,

C

L'on

Don

Ces

On

Don

Les

Le

(

Da

lieu

qui

a l



ALLÉGORIES (1).

DANS un poulailler solitaire ,
 Quinze Coqs observoient le vœu de chasteté ;
 Et remplissoient toute la terre
 Du bruit de leur austérité.
 Si, dès l'aube du jour , du Dieu de la lumière ,
 Leurs chants annonçoient le retour ,
 Ce n'étoit point pour vaquer à l'amour ,
 C'étoit pour se mettre en priere.
 L'on n'avoit jamais vu rien de plus exemplaire.
 Ennemis de ce jeu vanté ,
 Dont le beau Sexe fait sa principale affaire ,
 Et dont le nom seul doit déplaire ,
 Ces Coqs dans ce réduit , du grand monde écarté
 Vivoient comme en un Monastere.
 On ne leur voyoit point ce fier ajustement ,
 Dont leurs pareils se font distinguer d'une lieue :
 Les crêtes sur le bec tomboient modestement ,
 Le Cochet , le vieux Coq , tous laissoient humblement

(1) Après un souper fort gai , où j'étois , les Dames proposerent d'aller à une Abbaye , à deux lieues de Dijon , & de partir sur le champ. Ce qui fut accepté. On arriva de très-grand matin à l'Abbaye , où nous passâmes trois jours.

Pendre leur longue & belle queue.
 Une nuit que sur l'oreiller ,
 Ils dormoient , attendant Matines ,
 Cinq ou six charmantes Gelines
 Vinrent frapper au poulailler.

Je les vis , & jamais je n'en vis de si belles ;
 Un plumage éclatant relevoit leur beauté ;
 Tous les feux de Paphos étoient dans leurs prunelles ,

Et l'on voyoit briller en elles
 La jeunesse , ou la majesté.

Mon ame à l'aspect d'une entre autres, fut émuë
 Qu'elle avoit de beaux yeux ! que je lui vis
 d'appas ;

Pour jamais elle est disparue.

Graces , Plaisirs , Amour , ne l'abandonnez pas ;
 Je ne la verrai plus , & peut-être qu'hélas !
 Je me repentirai long-temps de l'avoir vue !
 La belle troupe entra dans la Communauté.

Les droits de l'hospitalité

Ne s'accordent que trop avec les loix divines.

Par la mollesse , & par la volupté

Un gîte , auprès des Coqs , fut bientôt apprêté

A nos aimables Pélerines.

Aussi-tôt dans le chaste enclos ,

Du Démon de la chair on vit jouer les mines ;

Contre la pureté de nos saints Animaux ,

On vit dresser par-tout ses horribles machines.

Ah ! disoit un Cochet , je serois un grand sot
 De n'oser une fois en passer mon envie !

Frais , dispos , vigoureux , passerai-je ma vie ,
 Sans avoir fait coquericot !

Allégories.

85

Dussé-je , disoit l'autre , être un peu sacrilège ,
Je prétends m'en donner , tandis qu'il y fait bon.
Foin de la regle ! eh quoi ! ferme & jeune ,
attendrai-je

Que l'âge m'ait rendu Chapon ?

Mon Dieu ! disoit un Coq , dont la plume étoit
grise ,

Mon Dieu ! secourez-moi contre un corps mutiné ;
Car encore à la friandise

Mon bec , mon vilain bec , comme un autre est
tourné.

Mon esprit , que l'objet , pour qui mon cœur
souponne ,

Ne forçoit que trop à veiller ,

Courant de pailler en pailler ,

Alloit bientôt tout voir , tout entendre & tout
dire ;

Quand un Dieu nommé le respect ,

Dieu qui fait imposer le silence à merveilles ,

M'arrête-là tout court , & de son seul aspect ,

Sut me fermer les yeux , la bouche & les oreilles.

Je ne dis donc plus rien , sinon , qu'en vérité

L'Amour est un subtil apôtre ,

Et je crois , sans difficulté ,

Que tant de charme d'un côté

Laiissa peu de vertu de l'autre.

Quoi qu'il en soit , le séjour étoit doux ,

Et nos voyageuses lassées.

Mais deux nuits y furent passées ;

N'est-ce pas trop d'une entre nous !

Les Belles seroient offensées

Que leurs amans , ou leurs époux
Osassent en être jaloux ;
Et sans doute ils seroient des têtes peu sentées,
Les loix de la pudeur n'y furent point blessées :
Cupidon jusques-là ne poussa pas ses coups.
Mais deux nuits y furent passées ,
N'est-ce pas trop d'une entre nous !
On y dit quelquefois : si donc ! finirez-vous !
Et quelques Poulettes pincées
S'en mirent si vite en courroux ,
Que les ardeurs des Coqs furent bientôt glacées,
Et les pardons demandés à genoux.
Mais ces deux nuits furent bientôt passées ;
N'est-ce pas trop d'une entre nous ?
Tout n'aboutit enfin qu'à de vains badinages :
L'on y vécut ensemble , ainsi que frere & sœur,
Et l'honneur & les pucelages
En furent quittes pour la peur.
L'on pêcha , mais du moins ce ne fut qu'en pensées ,
Et le Diable camus eut enfin le dessous :
Enfin sans coup férir , l'on battit la retraite ;
On le veut ainsi , je le croi ,
Oui , chacun s'en revint la conscience nette ;
Que l'on m'appelle encore homme de peu de foi.

LA PINCETTE.

AMOUR a dans son carquois ,
Une Pincette invisible ,
Qui le rend plus invincible ,
Plus triomphant mille fois ,
Que ni le brandon funeste ,
Ni l'arc , ni le trait fatal ,
Ni tout l'attirail céleste
Qu'il a dans son arsenal.

L'aimant incompréhensible ,
Présente au plus dur métal ,
Un attrait moins infaillible :
Et la pente imperceptible
Du petit ruisseau paisible ,
Qui sur un sablon charmant
Rallentit sa promenade ,
Entraîne moins constamment
Les jouets qu'à la Naysade
Les vents ont abandonnés ;
Que la Pincette ne mene ,
Et tout doucement n'entraîne
Ceux qu'elle a pris par le nez.
Ce nez tînt-il au visage
Du plus grave , & du plus sage
Des heureux infortunés ,
Qu'à l'amoureux esclavage ,
Leur étoile a condamnés !

Tel que la Pincette pince ,
 Est sujet , qui se croit Prince ,
 Tant l'enchantement est fort ;
 Et du magique ressort
 La violence est si douce ,
 Que , sous le pied garotté
 Du Chevalier enchanté ,
 L'épine se change en mousse
 Et que , de quelque côté ,
 Qu'on veuille qu'il soit porté ,
 Il croit que ce qui l'y pousse ,
 C'est sa propre volonté.

Ce joyau de conséquence ,
 Fut l'ouvrage de Vulcain.
 Le Machiniste divin
 Y mit toute sa science ;
 Mais manqua bien de prudence
 Quand défaisissant sa main ,
 D'un bijou de cette espece ,
 Il en enrichit l'écrin
 De la joyeuse Déesse
 A qui l'unit le Destin.
 Il s'en repentit soudain :
 Car aux dépens du Manœuvre ,
 Sur un Dieu brave & bien fait ,
 Elle essaya le chef-d'œuvre.
 Vulcain se douta du fait ;
 La suite , aucun ne l'ignore ;
 Le pauvre époux , comme on fait ,
 De moins en moins sage encore ,
 Retournant à son soufflet ,

De f
 Le r
 Où f
 Mais
 Qui f
 Le p
 Le p
 Ayant
 Calm
 Se ren
 De la
 Et n'e
 Qu'il
 De ma
 Emm
 Cette
 Étoit
 Lorsqu
 De mil
 Foulan
 Au mo
 Pour sa
 La ma
 Du san
 Actiun
 Et qu'A
 Antoine
 Ce prix
 D'amor
 Tome I

De sa forge fit éclore
Le ridicule filet ,
Où fut prise la parjure ;
Mais , où le Dieu des combats ,
Qui fut bien sot , ne fut pas
Le plus sot de l'aventure.

Le petit fripon d'Amour ,
Ayant , de sa mere , un jour ,
Calment plié la toilette ,
Se rendit maître à son tour ,
De la fatale Pincette ;
Et n'eut cesse , ni repos ,
Qu'il n'eût , par la main badine ,
De mainte & mainte Héroïne ,
Emmuselé maint Héros.

Cette Pincette fatale
Étoit à la main d'Omphale ,
Lorsque le fils de Vénus ,
De mille monstres connus ,
Foulant aux pieds la dépouille ,
Au monde étonné fit voir ,
Pour sa devise , en sautoir ,
La massue , & la quenouille.

Du sang de Rome en fureur ,
Actium voit rougir l'onde ;
Et qu'Antoine y soit vainqueur ,
Antoine est maître du monde ,
Ce prix l'aiguillonne en vain :
D'amour la malice noire ,

Tom. I.

H

Met la Pincette à la main
 D'une Beauté , dont l'Histoire ,
 A , pour l'orgueil féminin ,
 Éternisé la mémoire ;
 Et l'ambitieux Romain ,
 Laisant bientôt la victoire ,
 Prend tout un autre chemin
 Que le chemin de la gloire.

On auroit plutôt compté
 Ceux que de la Faculté
 Ont enterré les recettes ,
 Qu'ici l'on n'auroit nommé
 Ceux dont le nez fut livré
 A l'insulte des Pincettes.

Frison (1) , l'espoir des coquettés ,
 Frison , le roi des toilettes ,
 Qui , sous son sceptre de fer ,
 Tient tant de têtes fallottes ,
 Frison , le friseur sans pair ,
 N'a jamais , le coude en l'air ,
 Pincé tant de papillotes.

Mais que l'on ne pense pas
 Que la Pincette , ici-bas ,
 A qui rien n'est impossible ,
 Soit toujours en main nuisible !
 Il est parmi les humains ,
 Gens plus enviés que plaints ,

(1) Fameux Coëffeur.

Pour qui le ciel en dispose
De façon qu'amour pour eux,
Exprès pour le rendre heureux,
En sages mains la dépose.

Les bonnes gens sont menés,
Quand il avient de la sorte,
En Paradis par le nez.
Et sur ce, je vous exhorte,
Nez aquilins & camus,
De vous livrer sans réserve
A la Pince de Vénus,
Quand elle est loin des abus,
Et dans les mains de Minerve.

LA PÉPINIERE.

L'INFERNALE Divinité,
Pour mere ayant l'ire divine,
Pour sœurs, la guerre & la famine,
Et pour fille, la Faculté,
[S'entend celle de Médecine.]
A cette belle parenté,
Aisément, je crois, on devine
Cette Dame de qualité,
Et de qualité très-funeste,
La Peste.

La Peste, dis-je, voyageant,
Et voyageant à sa manière,

[C'est-à-dire qu'en meurtrière ,
 A la ronde , elle alloit changeant
 Ville & Province en cimetière ,]
 Sur les ailes d'un vent malin ,
 Grand ennemi du genre-humain ,
 On nous raporte que , n'a guere ,
 Elle étoit venue à Cythere ,
 Où , de son souffle empoisonné ,
 Elle avoit détruit enfans , mere ,
 Tout beau berger passionné ,
 Toute belle & tendre bergere ;
 Bref , avoit tout exterminé.
 Plus d'Amour , plus de Cythérée ,
 De ceinture , de demi-ceint ;
 Foi morte , tendresse expirée ,
 Temples déserts , encens éteint ,
 Et délicatesse enterrée.
 Cythere enfin n'existoit plus ;
 Ses grandeurs étoient disparues ;
 Ses plus beaux droits étoient perdus ,
 Et l'herbe croissoit dans les rues.

La Peste ayant fait son chemin ,
 Pour y mieux laisser de ses traces ,
 Repeupla l'isle de sa main ,
 Et Dieu fait ! comme au lieu de Grâces ,
 Elle y transplanta les grimaces !
 Au lieu d'Amours , de Marmouzets ,
 Tels qu'il nous en vient de la Chine ,
 Frêles & minces freluquets ,
 Mâles à face féminine ,
 A teint blafard , à maigre échine ;

Pour la plupart , petits collets ;
 Moins faiseurs d'exploits que de mine.
 De même pour toute Vénus ,
 Il ne resta dans ces contrées ,
 Que de singulières poupées ,
 De trois ou quatre pieds au plus ,
 Foibles & froides Mijaurées ,
 Sans cœur , esprit , ni jugement ,
 Sans gorge , taille , ni prestance ,
 Et n'ayant toutes d'existence
 Gueres plus que de sentiment.

Até , des humains l'ennemie ;
 Até , l'impitoyable Até ,
 Monstre des humains redouté ,
 Et qu'en ses flancs porta l'Envie ;
 Até , que le bonheur aigrit ,
 Que notre embonpoint amaigrit ,
 Qui , comme sa mere , à toute heure ,
 Ne pleure que lorsque tout rit ,
 Et ne rit que lorsque tout pleure :
 Cette Até , dis-je , n'eut jamais
 De quoi se trouver plus contente :
 Le mal faisoit de grands progrès
 Et tout remplissoit son attente.
 Telle de *Voltaire* , à-peu-près ,
 Se montra la joie éclatante ,
 Quand sa cabale militante ,
 Au Théâtre étouffa *Cortès*.
 Mais la Divinité mutine
 Ne soupçonnoit pas qu'à l'écart

Il existoit quelqu'autre part ,
De quoi réparer la ruine
Où se délectoit son regard.
La Fondatrice de Cythère ,
Qui veille au bonheur des humains ,
Nature , notre bonne mere ,
Dont les officieuses mains
Cultivoient les jolis jardins
De cette isle , à nos vœux si chere ,
Nature , sans faire d'éclat ,
Ayant bien prévu le dégât
Que la Peste un jour devoit faire ,
En sage & bonne jardiniere ,
Sous un délicieux climat ,
Entretenoit en bon état
Une abondante Pépiniere.
Paradis à durer toujours ,
Séjour le plus beau des séjours ,
Moitié ville , moitié champêtre ,
Digne de s'appeller & d'être
La Pépiniere des Amours.
On y voit s'élever & croître
De petits Cupidons nouveaux ,
Plus réels , plus vrais & plus beaux
Que ceux que la Fable a fait naître
Au creux enfumé des cerveaux
D'*Ovide* , & d'*Homere* son maître.

Une Beauté pleine d'appas ,
Vénus à la fois , & Pallas ,
Double divinité visible ,

Allégories.

25

En ce séjour doux & paisible ,
Fait naître les fleurs sous ses pas.
Asile de la bienfaisance ,
Où j'ai coutume , en pareil tems ,
D'offrir le tribut tous les ans ,
De ma juste reconnoissance.



ODES.

BACCHANNALES ou ORGIES,

Ode badine, satyrique & Bacchique.

Fœcundi calices quem non fecêre disertum!

EAU, que de son pied, Pégase
Fit jaillir en s'envolant,
Disparois loin de ce vase
Plein d'un breuvage excellent;
Va croupir dans la citerne,
Où le *Scuderi* moderne
Prend ses bains fastidieux:
Tandis que de ce Falerne
Le beau feu m'élève aux Cieux.

Montez vos lyres, Pindare,
Alcée, Amphion, Linus:
Accompagnons la fanfare
Qui nous annonce Bacchus:
Viens, fils du Dieu du tonnerre,
Viens, second Dieu de la guerre,

Et le pr
Tu veu
Viens va

Que sa
Mille th
Comme
Viennen
Voilà le
Quelle
A cet al
Du vain
Quand

Radicu
L'heure
Brille s
A des ti
Zéphiru
Précédé
Seme d
Et Béré
Les suit

Sylvain
Dansen
Et, tr
Hébé v

(1) Cybe
du Temple
nom en Ph

Tome 1

Et le premier Conquérant !
Tu veux subjuguier la terre ;
Viens vaincre en la parcourant.

Que sa marche est triomphante !
Mille thyrses verdoyans ,
Comme une forêt mouvante ,
Viennent ombrager nos champs.
Voilà le Dieu ! Race humaine ,
Quelle épouvante soudaine ,
A cet aspect vous saisit !
Du vaincu la crainte est vaine ,
Quand le vainqueur lui sourit.

Radicux , doux , & paisible ,
L'heureux fils de Sémélé
Brille sur son char terrible
A des tigres attelé ;
Zéphirus en Corybante ,
Précédé de son Amante ,
Sème de fleurs le chemin ;
Et Bérécinthe (1) , en Bacchante ,
Les suit la cymbale en main.

Sylvain , Faune , Hamadryade ,
Dansent aux côtés du char ,
Et , travestie en Ménade ,
Hébé verse le nectar.

(1) *Cybele* , surnommée *Bérécinthe* , à cause
du Temple qu'elle avoit sur la montagne de ce
nom en Phrygie.

Vives , légères , & nues ,
De Pan les troupes cornues
Marchent , drapeau déployé ,
Faisant voler jusqu'aux nues
Leur cri de guerre : évolé.

D'un bélièr , fait au manège ,
Cupidon pressant les flancs ,
Entouré de son cortège ,
Caracole autour des rangs.
Du pampre qui le couronne
Teint de la pourpre d'Automne ,
Une feuille est son bandeau ,
Et de l'Amant d'Érigone ,
L'arme veîte , son flambeau.
De cet amant que je chante ,
Le nourricier chancelant
Ferme la marche bruyante ,
Sur un grison nonchalant :
Créature pacifique ,
Mais dont l'organe héroïque
Du Ciel , fit jadis , à temps ,
Par une terreur panique ,
Lever le siège aux Titans (1).

(1) Les Rabbins de la Mythologie nous apprennent que les Dieux étoient prêts à capituler quand un maître Ane sur qui Mars étoit monté se mit à braire si éminemment , que les Dieux effrayés , s'enfuirent. En reconnaissance , Jupiter *propter pretium bellicæ virtutis* , permit à Mars & à toute sa race , de s'appeler *Mars* , *Martis*.

Sans
Tout
Un D
Arriv
La m
Le re
C'éto
Le Fo
Le Dj

Martin
D'un
Il tou
Et (c
Enten
Sylvain
Par de
Et de l
Comm

Une vo
Du fon
Aux ric
Et les f
C'est A
Qui, d
Contre
Et le sc
Implor

Bacchu
Descen

Sans ce merveilleux organe
Toute joie alloit cesser :
Un Dieu , buveur de tisane
Arrivoit pour tout glacer :
La monture de Silene
Le reconnut à la sienne.
C'étoit le Dieu de l'ennui ,
Le Fontainier d'hypocrene ,
Le Dieu des vers d'aujourd'hui.

Martin alors le régale
D'un salut qui lui fait peur :
Il tourne bride , détail ,
Et (ce qui le met en fureur)
Entend , quand il se retire ,
Sylvain , Bacchante & Satyre
Par des battemens de main ,
Et de longs éclats de rire ,
Comme applaudir à Martin.

Une voix plaintive & tendre ,
Du fond d'un bois peu distant ,
Aux rieurs se fait entendre ,
Et les fait taire à l'instant :
C'est Ariane abusée ,
Qui , de larmes épuisée ,
Contre son indigne sœur ,
Et le scélérat Thésée ,
Implore le Ciel vengeur.

Bacchus crie alte à sa troupe ,
Descend , court où l'on gémit ;

A la Belle offre sa coupe ,
 Et plus d'une fois l'emplit.
 Elle étoit inconsolable :
 Le dernier trait qu'elle sable
 A la vertu du (éthé ;
 L'Échanfon devient aimable ,
 Et le traître est oublié.

Cure douce , heureuse & prompte ,
 Le cercle bacchique applaudit.
 Sur son char le Dieu remonte ,
 Parle à son monde , & lui dit :
 Amis , tel est notre guide ,
 Il est lui seul plus qu'Alcide ,
 Qu'Esculape & que l'Amour ;
 Marchons , & de la Perfide ,
 Gagnons les portes du jour.

Que la foudre porte envie
 A mon thyise officieux !
 Elle écrase : il rend la vie ,
 Et change la terre en cieux.
 Qu'on me suive & me seconde !
 Plantez le sep à la ronde !
 Égayons l'humanité !
 Naissent , renaissent au monde
 Courage , amour & santé.

Évohé ! tout rentre en lice :
 Cris & cors fendent les airs :
 L'Amoureuse de Narcisse
 En fait part à l'Univers.

Sou
 Nos
 De
 Le
 En b
 Cvg
 Qui
 Tou
 De t
 Toi q
 Auro
 Subli
 Ici pu
 Et in
 Quel
 D'acc
 Anim
 Des ex
 Le tab
 Feroit
 Qui va
 Que B
 Que T
 Dans
 Qu'il d
 Je croi
 Célébr
 Nous e
 Et com

Sous le fouet les tigres volent :
Nos Chevre-pieds se désolent
De ne pas boire assez frais.
Le Dieu dit : qu'ils se consolent,
En buvant à plus longs traits.

Cygne aimé des Neuf Pucelles ,
Qui , leur faisant tes adieux ,
Touchas & charmas Bruxelles
De ton chant mélodieux :
Toi que *Malherbe* , peut-être ,
Auroit appelé son maître ,
Sublime , immortel *Rousseau* ,
Ici puisses-tu renaître ,
Et m'arracher le pinceau.

Quel feu , l'art & la nature ,
D'accord avec tes couleurs ,
Animeroit la peinture
Des exploits de nos vainqueurs ;
Le tableau , de main d'*Apelle* ,
Feroit convenir *Cybele* ,
Qui vante tant ses guérets ,
Que *Bacchus* fit plus pour elle
Que *Triptoleme* & *Cérés*.

Dans l'extase & le délire
Qu'il donne à ses favoris ,
Je crois entendre ta lyre
Célébrer ses dons chéris :
Nous en prouver l'excellence :
Et comme leur influence ,

Opérant sur les beaux-Arts ,
Egala ton siecle , en France ,
A ceux des premiers Césars.

Après les nobles images
De tant d'illustres humains ,
Vivant aux tems des hommages
Rendus au Dieu des raisins ,
Je te vois nouvel *Erasme* ,
Plein d'un fier enthousiasme ,
Et mettant mal ton bonnet ,
Faire pleuvoir le sarcasme
De Paris jusqu'à *Fernet*.

Revenant en Grece , Homere
S'écrieroit : ô sort fatal !
Tombé-je en terre étrangere !
Fut-ce-là mon lieu natal !
Voyant notre barbarie ,
Telle ton ombre s'écrie ,
Indignée & hors des gonds :
Ciel , est-ce là ma patrie !
Suis-je chez les Lestrigons !

J'ai fait certe un beau voyage !
Tout est Carybde & Scylla ,
Banc , Syrene , Antropophage ,
Cacus , Polypheme , Etna :
Cent bras encyclopédiques ,
Sur leurs enclumes cyniques ,
Vont martelant le bon-sens ;
Et des traits de leurs fabriques ,
Assassinent les passans.

C'est-là
Qui no
Eh quoi
S'offre
Quelqu
A cerve
Sur Ois
Pour ex
A-t-il p

Je n'en
Qu'affr
Je vois
Éparfes
En méri
Comm
A la po
Le Dieu
A pend

Le Tem
N'est p
Les on
Ne for
Lumier
Soleil ,
Et Die
Soleil ,
Et tu r

Révol
L'omb

C'est-là qu'étoit la montagne
Qui nous approchoit des cieux.
Eh quoi ! la rase campagne
S'offre au lieu d'elle à mes yeux !
Quelque nouvel Encelade ,
A cerveau creux & inalade ,
Sur Ossa , sur Pélion ,
Pour exhausser l'eicalade ,
A-t-il planté l'Hélicon !

Je n'entends qu'airs de guinguette ,
Qu'affreux cornets à bouquin :
Je vois & lyre & trompettes ,
Éparfés par le chemin.
En mémoire du dommage
Commis dans son apanage ,
A la pointe de ce roc ,
Le Dieu des lauriers , de rage ,
A pendu la harpe au croc.

Le Temple des Piérides
N'est plus qu'un vieux colombier :
Les ondes Aganippides
Ne font que mare & boubier.
Lumière antique & future ,
Soleil , œil de la nature ,
Et Dieu des arts d'ici-bas ,
Soleil , tu vis cette injure ,
Et tu ne reculas pas !

Révoltée à ce spectacle ,
L'ombre hâte son retour ,

Et loin de notre habitacle ,
Revole au brillant séjour.
En y rentrant , elle crie
A l'illustre compagnie :
Amis , réjouissons-nous
D'être hors de l'autre vie ;
Le goût mourut avec vous.

O scandale sans exemple !
Du goût défunt , un Mortel
De son bouge fit le Temple ,
Et se posta sur l'Autel.
D'abord au faux Tabernacle
On courut comme à l'Oracle ;
Mais l'ayant long-tems fêté ,
Faute d'un premier miracle ,
Les dévôts l'ont déserté.

A ces récits l'Élysée ,
Peut-être fier du déclin ,
Nous couvre d'une risée
Dont je prévois peu la fin.
Si cet affront te démonte ,
Dieu du Pinde , à qui la honte ?
A qui l'imputer qu'à toi ?
Qu'à ta colere trop prompte ?
Qu'à ton ridicule effroi ?

Pourquoi donc aux Bacchannaes
Tout-à-coup tournant le dos ,
A tes neuf vieilles Vestales
Tenir ce mauvais propos ?

Muses , Bacchus nous outrage ,
Il traîne de plage en plage
Ris , Jeux , Plaisirs après soi ,
Et ne veut pas du voyage
Que nous soyons vous & moi.

Vengeance ! à sac vigne & treille !
A néant cave & cellier !
En poudre verre & bouteille !
Main basse & point de quartier !
Clio , je romps bras & jambe
Au premier rimeur ingambe ,
Qui grimpé sur ton rocher ,
Oseroit d'un Dithyrambe
Vouloir te faire accoucher.

Pere & Dieu de la faconde,
Je pourrois dans un traité
Défabuser tout le monde
D'un Charlatan trop chanté,
Non ! Dieu de la Médecine ,
Je ne veux pour sa ruine
Qu'un mot seul , & qui soit bon :
L'eau , publirai-je , est divine,
Et le vin est un poison.

A la premiere séance ,
L'Oracle passa tout net :
Tous les Diafoirus de France
Opinèrent du bonnet.
Hérissé de latinisme ,
Astruc dressa l'aphorisme ,

En fit sa grande leçon ;
Et le Pantagruélisme
Ne fut plus qu'une chanson.

Tel d'Ulysse, à la descente,
L'équipage peu sensé
But la coupe abrutissante
Que lui présentait Circé.
De-là nos sabbats lyriques,
Nos amphigouris tragiques,
Nos pleureurs en brodequins,
Et nos Opéra-Comiques,
Rebuts des tréteaux forains.

De-là l'espece innombrable
D'aigles à plumes d'oïson,
Fiers oiseaux, geais de la Fable,
Dont le vol est un plongeon ;
Plagiaires intrépides,
D'or, plus que de gloire avides ;
Petits Merciers de Journaux,
De Romances, d'Héroïdes,
De Contes bleus ou moraux.

Que l'usage ose, en despote,
Régir encor les Guerriers ;
Que Mars devienne hydropote,
Adieu palmes & lauriers.
A Paphos il a fait brèche,
Et déjà le myrte y sèche :
Le Dieu des Jeux & des Ris
N'a plus ni brandon ni flèche ;
Tout est gelé chez Cypris.

Cupidon , plein d'alégresse ,
Ivre , folâtre , & tout feu ,
Volant du Gange au Permesse ,
Prit le mauvais air du lieu.
Au marmot sot & crédule ,
Phœbus fit signer la Bulle.
Amour étoit triomphant ;
En force il passoit Hercule ;
Ce n'est plus qu'un foible enfant.

Son bras plioit la massue ;
Il en faisoit son jouet :
A peine , hélas ! il remue
Sa poupée & son hochet.
Sa trouffe noble & guerrière ,
N'est plus qu'une panetière ,
Pleine de fleurs de pavots :
Il n'a plus qu'une lisière ,
Au lieu d'ailes à son dos.

Aussi , voyons ces orgies ,
Voyons nos petits soupés ,
Et de Cythère , aux bougies ,
Les papillons attroupés.
Les nappes à peine mises ,
Et toutes les places prises ,
L'ennui , l'aiguïere à la main ,
Entre , & tenant ses assises ,
Fait bâiller jusqu'au matin.

Le joli trait de vengeance !
Lorsqu'en l'air le trait lancé ,

Retombant sur qui le lance ,
 Il est le premier blessé.
 Phœbus, telle est ta disgrâce ,
 Cherche à présent ton Parnasse ;
 Vois ce qu'il en est resté :
 Tu n'y verras que la place ,
 Et qu'un désert empesté.

On a, par bonheur, en France ,
 Bon remède à cet égard ,
 Trois fontaines de Jouvance ,
 Romané, Beaune & Pomard,
 Vigueur, Amour & Génie ,
 Vous voyant à l'agonie ,
 Si l'on court au Médecin ,
 Qu'en fait d'Oracle on se fie
 A *Mirey* plus qu'à *Tronchin*.

De la Thrace & du Permesse ,
 Naxe abreuva les Héros :
 La France, Rome & la Grece
 Attesteront mon propos.
Vendôme, Antoine, Alexandre,
 Et les phénix du Méandre ,
Rousseau, Pindare & Flaccus,
 Dont on a perdu la cendre ,
 Sacrifioient à Bacchus.

A Meudon l'esprit s'élève
 Sur un nouvel Hélicon ,
 Et dans les caves de Seve
 Retrouve un sacré vallon ;

Vaste & charmant labyrinthe ,
Qui du Pinde , en son enceinte ,
Renferme tout le secret ;
Où je m'égare sans crainte ,
D'où je ne fors qu'à regret.

Restons où tout nous arrête :
Où mieux adresser nos pas ?
Honte ou gloire sur ma tête ;
Paix & plaisir ici-bas ;
J'y crois revoir ma patrie ,
Et ma première Sylvie ;
Chers objets presque effacés !
J'y renais , j'y verse ,
J'y ris , j'y bois ; c'est assez.

Calottins , crus philosophes ,
Que de vous l'on soit coëffé ,
Ou que de vos catastrophes
On pleure à l'Autodafé :
Et vous , Tourbe subalterne ,
Qui puisez dans leur citerne
Les vers que vous croassez ,
Qu'on vous claque ou qu'on vous berne ,
Je ris , je bois , c'est assez.

ODE ANACRÉONTIQUE

A MADEMOISELLE

DE * * *,

*Qui m'avoit envoyé un bouquet de
fleurs peintes.*

TU languis décolorée :
Progné repasse la mer ;
Et sur l'aîle de Borée ,
Je vois approcher l'hiver.

Flore adieu , je prends la fuite ;
Que ton regne étoit charmant !
Que ce tems a passé vite !
Qu'il reviendra lentement !

Ainsi parle à son Amante ,
Le tendre & léger Zéphyr :
Flore abattue & mourante ,
Le baise & pousse un soupir.

Tiens , dit-elle au Dieu volage ,
Pour te souvenir de moi ,
Du moins emporte ce gage
De ta flamme & de ma foi,

Le présent fut agréable :
Ce gage étoit une fleur ,
Du beau couple enfant aimable ,
Dernier fruit de leur ardeur.

L'enfant n'a vu qu'une aurore ,
Et déjà penche affoibli :
Gage, amour, tout s'évapore ;
Le soir Flore est dans l'oubli.

Belle Daphné, la tendresse
Veut un plus ferme lien :
Que le don de la Déesse
Ne ressembloit-il au tien !)

Ou plutôt (car l'immortelle ,
Tôt ou tard , eût dû trembler)
Que ne te ressembloit-elle !
Zéphir m'eût pu ressembler.

ODE ANACRÉONTIQUE.

JE bénissois ma foible vue :
Heureux, disois-je, le malheur
Qui ferme la seule avenue
Par où l'Amour entre en un cœur !

Hélas ! de cette attente vaine ,
Le fils de Vénus irrité ,

Entre les mains de Célimene
Mit un luth qu'il avoit monté !

J'ouvre l'oreille ; que de charmes !
L'Amour entre avec les accords.
Je brûle : on me hait : que de larmes
Que de regrets & de remords !

Quoi ! chez moi ce feu tyrannique ,
Par cent portes pourra passer ,
Lorsque Célimene a l'unique ,
Par où je le puisse chasser !

STANCES A L'AMOUR

LA Nature en vain te seconde ,
En vain tout charme dans ta Cour :
Revole aux cieux , riant Amour !
Ton regne n'est plus de ce monde.

En vain pour pénétrer nos ames ,
Le plaisir aiguïsa tes traits ;
Elles se ferment à jamais
A tes délicieuses flammes.

O tems heureux , où , de la vie ,
Toi seul tu faisois la douceur !
Tems heureux , où le don d'un cœur
En faisoit deux dignes d'envie !

Alors une noble indolence ,
Méprisant la cupidité ,
Mettoit aux pieds d'une Beauté ,
Les vains desirs de l'opulence.

A ta puissance légitime ,
Tout dresseoit alors des autels :
Et c'étoit parmi les mortels ,
A qui serviroit de victime.

Les Destins , jaloux de ta gloire ,
En ont autrement ordonné :
Et de ce tems si fortuné ,
Ne nous laissent que la mémoire.

Te faisant une injuste guerre ,
Ils t'exilent de ce bas lieu ;
Et nous donnent , pour maître , un Dieu
Sorti du vil sein de la terre.

Fils de l'enfer , pere du crime ,
Du ciel présent envenimé ,
L'or , ce métal inanimé ,
Voilà le Dieu qui nous anime !

De ton trône doux & tranquille ,
Ce méprisable Usurpateur
Devient notre Législateur ,
Notre guide & notre mobile.

Vainement la raison te nomme
Le Dieu des belles passions :

Tome I.

K

L'or , chez toutes les nations ,
Enflamme seul le cœur de l'homme.

A ce tyran on sacrifie
Son cœur , sa liberté , sa foi :
C'est ce monstre , qu'au lieu de toi ,
Notre aveuglement déifie.

Tes loix ne sont plus révérees :
Et le cœur même le plus doux
Est impénétrable à tes coups ,
Si tes fleches ne sont dorées.

S T A N C E S.

LA Femme est un sot animal :
Le pécheur , à qui Dieu veut mal ,
Dit le sage , est amoureux d'elle ;
Oui , ce feu qui paroît si doux ,
Est la marque la plus cruelle
Qu'ont ait du céleste courroux !

Que ne peut le sexe adoré !
Nous périssions , bon gré , mal gré ,
Lorsque ce Démon nous possède :
Notre cœur , notre ame en dépend ;
Honneur , étude , tout y cede :
L'âge vient , & l'on s'en repent.

Ce penchant n'apporte aucun fruit :
L'amant toutefois , jour & nuit

Veille , va , revient , se démène :
Cela s'appelle , en vérité ,
Chercher , avec bien de la peine ,
Les malheurs de l'oïiveté.

L'amour par ses indignes feux
Nous ôte l'avantage heureux ,
Qu'ici bas la raison nous donne ;
Et pour s'en venger à son tour ,
La raison toujours empoisonne
Les plus doux momens de l'Amour.

Tel est le sort des Amoureux :
Le desir ardent d'être heureux
Long-temps les tyrannise en maître.
Le sont-ils enfin devenus ;
La crainte de ne le plus être ,
Fait qu'ils ne le sont déjà plus.

Si l'amour , selon nos desirs ,
Nous procure quelques plaisirs ,
Un chagrin les balance au double.
Et puis sont-ils jamais complets !
Délicat , toujours on les trouble :
Brutal , on les goûte imparfaits.

Cependant du Vicillard aîlé
Le sable fatal a coulé :
Le plaisir avec lui s'envole :
L'Amour nous laisse à mi-chemin ;
Qu'emportons-nous de son école ?
De l'ignorance & du chagrin.

Lis , travaille , compose , écris
 J * * * (1). Conçois un beau mépris
 Pour une insipide moleste :
 Thésaurise en tes jeunes ans ,
 De quoi pouvoir dans la vieillesse ,
 Adoucir tes ennuis pesans.

Mon cinquieme lustre a passé ;
 Le tien a déjà commencé :
 Tu vois mes regrets : fais-toi sage.
 Qu'un ami , tel que je le sui ,
 Ne m'imprima - t - il à ton âge
 Ce que je conseille aujourd'hui !

LES MISERES DE L'AMOUR

*D'après l'Ode de ROUSSEAU, sur
 les miseres de l'Homme.*

QUE l'Homme est sot & ridicule,
 Quand l'Amour vient s'en emparer.
 D'abord , il craint , il dissimule ,
 Ne fait long-tems que soupirer.

S'il ose enfin se déclarer ,
 On s'irrite , on fait l'inhumaine :
 N'importe , il veut persévérer ;
 Que de soins , d'ennuis & de peine !

(1) C'étoit à son ami JERANNIN que
 adressoit ces Stances.

On l'aime : tant pis ! double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
Contre-tems , humeur incertaine ,
Pere , mere , époux , tout fait peur.

Est-ce tout ? non : reste l'honneur ;
L'honneur , du plaisir l'antipode.
On veut le vaincre , il est vainqueur :
On se brouille , on se raccommode.

Vient un rival : autre incommode.
Loin des yeux le sommeil s'enfuit :
Jaloux , on veille , on tourne , on rode ;
Ce n'est qu'alarmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit ,
Un baiser finit l'aventure :
Le feu s'éteint , le dégoût suit ;
Le pré valoit-il la fauchure !

STANCES

AU DOCTEUR PROCOPÉ

Qui ne prit point , en riant , l'Épigramme qui commence ainsi :

Un pauvre here , enfant de l'Hélicon,

PARFUMÉ de l'encens du Pinde ,
 Au sommet duquel on te guinde ,
 Ami , ne te moques-tu pas ,
 De revendiquer l'aromate ,
 Dont notre sottise ici-bas ,
 Suffumige un fils d'Hippocrate ?

Mais quelqu'injuste que puisse être
 Le chagrin que tu fais paroître ,
 Je ne m'en veux pas moins de mal.
 Chasse mon tort de ta mémoire :
 A *Sylva* je te crois égal ,
 Si de l'égalier tu fais gloire.

Pour adoucir un peu le crime ,
 Un autre diroit que la rime
 Le conduisit à ce faux pas ;
 Qu'elle en fait faire aux plus habile ;
 Que Boileau même , en pareil cas ,
 Bronche entre Quinault , & Virgile.

Mais la rime est-elle une excuse
Que puisse alléguer une Muse,
Pour qui l'honneur a des appas ?
Non, non, aisée ou difficile,
Cent Richelets ne valent pas
La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je le déclare,
Noter le docte, ni l'ignare.
Que fait l'ignare, ou le savant,
A qui se rit de l'art funeste,
Où le plus versé, très-souvent,
Est le plus semblable à la peste ?

Des trois Filandieres sinistres
Je voulois nommer les Ministres,
Sans songer au point décisif ;
Et seulement dans l'Apologue,
Citer d'entre eux le plus oisif,
En l'opposant au plus en vogue.

Or, je te fais l'ami des Belles,
Le favori des Neufs Pucelles,
Le charme de tes Auditeurs ;
Un Catulle, un Alcibiade ;
Je te fais mille admirateurs,
Et ne te fais pas un malade.

L'honneur du Pinde & de Cythere,
J'ai cru que tu ne songeois guere
A l'emploi de docte assassin :
Que tu te piquois peu de l'être :

Enfin je t'ai cru Médecin ,
Comme plus d'un Evêque est Prêtre,

C'est là l'esprit de l'antithèse :
Mais pour peu qu'elle te déplaîse ,
Publie à tous mon repentir !
Je publierai mon témoignage ;
Et ne craindrai plus de mentir ,
En te comparant à *Vernage*.

Outre cette palinodie ,
En cas de grave maladie ,
Dont on pourroit mal augurer ;
Le coupable avec diligence ,
T'appellera pour assurer
Sa guérison , ou ta vengeance.

S T A N C E S

*Sur la mort de MADemoiselle^{***}
âgée de treize ans.*

A M O U R , le ciseau de la Parque
Triomphe de tes plus beaux traits.
Célimene a passé la barque ,
Que l'on ne repasse jamais.

Tu fais quelle étoit Célimene !
Rien l'égalait-il sous les Cieux ?

Et ja
Feint

Leur
Te fa
Dout
Qu'e

Tes F
Rend
A pei
Que t

Hélas
Leurs
Et qu'
En leu

Desce
Un ob
Devoi
Ou l'é

Tome

Et jamais la mort inhumaine
Ferma-t-elle de si beaux yeux ?

Leurs charmes remplis d'innocence
Te faisoient voler sur ses pas :
Douce & merveilleuse puissance,
Qu'eux-mêmes ne connoissoient pas.

Tes Feux commençant d'y paroître ,
Rendoient tous les cœurs amoureux,
A peine les vîmes-nous croître ,
Que tout mouroit déjà pour eux.

Hélas ! que sûrs de la victoire ,
Leurs coups eussent grossi ta Cour !
Et qu'on t'a fait perdre de gloire ,
En leur faisant perdre le jour !

Descendant aux royaumes sombres ,
Un objet si plein d'agréments ,
Devoit rendre la vie aux Ombres ,
Ou l'ôter à tous les vivans !



POÉSIES SACRÉES.

LE TEMPLE DE SAINT SULPICE

O D E.

AUGUSTE & pompeux Édifice,
Digne Palais du Roi des Rois ,
Que votre voûte retentisse
Des sons éclatans de ma voix !
De l'Esprit-Saint qui vous habite ,
Une inspiration subite
Fait naître en moi d'heureux transports ;
Et de la harpe renommée ,
Honneur de l'antique Idumée ,
Me promet les divins accords.

Qui vous éleva ? Quel génie
Né pour le plus sublime effort ,
Quelle main puissante & bénie ,
Élevé (1) , vous élève eneor ?

(1) On n'en étoit encore qu'aux Tours
Portail.

Bientôt vous atteignez les nues.
Je vois les pierres suspendues ,
S'animer pour y parvenir ;
Et la Maison de Dieu sur terre ,
A celle d'où part son tonnerre ,
De jour en jour prête à s'unir.

De l'élégante architecture ,
La simplicité , la grandeur ,
Marbres , métaux , art & nature ,
Tout concourt à votre splendeur.
Du Tabor , lumineuse image ,
Radicux & stable nuage ,
Dont l'Éternel s'est entouré ;
Et d'où je l'entends qui s'écrie :
Voici ma demeure chérie !
Ici je veux être adoré !

Du chœur des Anges qu'elle imite ,
Empruntant ces pieux accens ,
Déjà la tendre Sulamite ,
Anime ces échos naissans.
Permits Divinité jalouse ,
Permits , tandis que ton épouse ,
Pour toi les frappe incessamment ,
Que par ma voix , le nom du Sage ,
Qui les fit naître à cet usage
Ose les frapper un moment.

Est-ce un Conquérant qui franchisse
Les monts , les fleuves & les mers ?
Un Potentat qui s'enrichisse

Des dépouilles de l'univers ?
Un Roi qui , des bords de l'Hidaspe ,
Tire le porphyre , le jaspe ,
L'onix , l'opale & le saphir ;
Et dont la flotte infatigable ,
Sur l'onde la moins navigable ,
Cherche & rapporte l'or d'Ophir ?

O race encor ensevelie
Dans les abymes du néant ,
Et que dix siècles , à la vie ,
Vont conduire à pas de géant !
Je vois l'âge où nos saints cantiques ,
Dans ces lieux devenus antiques ,
Seront confiés à ta voix ,
Sans qu'à ma lyre , aussi durable
Que ce Monument mémorable ,
Le tems ait fait subir ses loix.

Qu'elle t'instruise donc. Ce Temple ,
Ces Portiques , effort de l'art ,
Que ton œil étonné contemple ,
Qui portent si haut ton regard ;
Où tu crois voir briller la marque
De la main de plus d'un Monarque ;
Ce vaisseau riche & spacieux ,
Est l'œuvre d'un Pasteur fidele ,
Simple économe , dont le zele
Fut pur autant qu'ingénieux.

Des Princes la magnificence ,
N'annonce qu'un pouvoir humain :

Tout est sous leur obéissance ;
L'or naît & renaît sous leur main.
Mais qu'un humble & pauvre Lévite ,
Au riche Avare , au Sybarite ,
Ait communiqué sa ferveur ;
Qu'il ait , dans ces pénibles sources ,
Trouvé de pieuses ressources ;
Là , se voit le doigt du Seigneur.

Dans les eaux du siecle , ainsi puise
De l'homme saint le zele heureux.
Des vases d'Égypte , Moïse
Enrichit ainsi les Hébreux.
C'est ainsi que Tyr idolâtre ,
A , de cedre , d'or & d'albâtre ,
Orné le temple d'Israël ;
Et que d'iniquités souillée ,
Babylonne s'est dépouillée ,
Pour le Dieu de Zorobabel.

Du char où disparut Elie ,
Mon esprit , loin de sa prison ,
Sous mon œil , en un point rallie
Tout ce qu'embrasse l'horizon.
Par la main des riches du monde ,
Dessous moi , le faste à la ronde ,
Dans les campagnes se répand ;
J'y vois l'arbre déjà superbe ,
Ombrager des palais où l'herbe
Cachoit à peine le serpent.

Retombent , frappés du tonnerre ,

Retombent ces palais sortis
 Nouvellement de dessous terre ,
 Comme ceux qui les ont bâtis !
 Fussiez-vous au sein de l'abyme ,
 Scandaleux monumens du crime ,
 Triomphe de l'impunité !
 Temples impurs de Samarie ,
 Érigés par la Barbarie ,
 Et voués à la Volupté !

Abandonnez ces Édifices ,
 Hommes d'hier & d'aujourd'hui ,
 Gens amolis dans les delices ,
 Endurcis dans les maux d'autrui :
 Verges d'un Dieu qui vous tolere ,
 Et tour-à-tour de sa colere
 Les instrumens & les jouets ,
 Courez , Sycophantes modernes ,
 Expirer au fond des cavernes ,
 Et pleurez vos heureux forfaits.

Ces cavernes , sombres retraites ,
 Ils les chercheront , mais en vain ,
 Le jour affreux où des trompettes
 Eclatera le son divin.
 Murs de Ninive impénitente ,
 Alors , le sang qui vous cimente
 Crierà contre les criminels ;
 Alors , d'avec les mains parjures ,
 Dieu distinguera les mains pures ,
 Qui lui dresseront des Autels.

LE J

Q

D'où

Ah ,

Eclair

Effroi du crime, appui du juste ,
Descends , tes Autels sont parés.
Des rayons de ta face auguste ,
Fais resplendir ces murs sacrés !
Sous tes pieds , la nue élevée ,
De la Basilique achevée ,
Couvre le faîte glorieux.
Nous accourons : la porte s'ouvre ;
Et l'œil au loin qui la dévouvre ,
Croit voir ouvrir celle des Cieux.

Des temps & de leur nuit profonde ,
GERGY , tu seras respecté.
Ce Temple , merveille du monde ,
T'assure l'immortalité.
Des temps même le précipice
Engloutiroit cet Edifice ,
Sans donner atteinte à ton nom.
Depuis quand , détruit par la guerre ,
Le premier Temple est-il sous terre !
Parle-t-on moins de Salomon ?

LE JUGEMENT DERNIER.

O D E.

QU vole , où s'élève mon ame !
D'où part ce rayon lumineux ?
Ah , c'est du Buïsson , dont la flamme
Eclaira le Chef des Hébreux !

L 17

128 *Poésies sacrées.*

Oui , j'ai loin de la multitude ,
D'Horeb atteint la solitude.
Peuples , Rois , terre , écoutez-moi !
Que le Juste se réjouisse !
Que l'Impie étonné frémissse !
Je porte l'espoir & l'effroi.

Au-delà du temps qui s'écoule ,
La foi porte mes yeux ouverts :
La terre s'entrouve & s'écroule ;
Le feu consume l'Univers.
Siccles obscurs , siccles célèbres ,
Tout retombe dans les ténèbres ;
Le Ciel en est lui-même atteint :
Enveloppé dans nos défastres ,
Il voit disparoître les Astres ,
Avec le Soleil qui s'éteint.

O vous , Héros imaginaires ,
Guerriers qui , d'un titre si vain ,
Fruit de vos exploits sanguiinaires ,
Chargeâtes le marbre & l'airain :
Et vous , dont les plumes savantes ,
Par des routes plus innocentes ,
Crurent tromper les temps jaloux !
Que ne me pouvez-vous entendre !
Ces temps ne sont plus ; tout est cendré.
A quelle gloire aspirez-vous ?

Mais tandis que dans sa carrière ,
Je vois le soleil s'éclipser ,
L'Auteur divin de la lumière

Vient lui-même le remplacer.
Dieu paroît. O Majesté sainte !
Devant toi , d'une juste crainte ,
Tout l'Univers est affailli.
Les mers rentrent dans leurs abysses ;
Les montagnes courbent leurs cimes ,
Et les rochers ont tressailli.

En ce jour de pleurs & de joie ,
Finit l'empire de la Mort ;
Tu lui dis de lâcher sa proie :
Le tombeau s'ouvre , & l'Homme en sort.
/ Tout ressuscite. Quel spectacle
Succède à ce dernier Miracle !
D'un côté , tout le Genre-humain ;
De l'autre , un Dieu doux & terrible ,
Tendre Pere & Juge inflexible ,
La palme & la foudre à la main.

Des rangs la vanité foulée ,
Voit confondre , dans ce grand jour ,
La dépouille du Mausolée
Et la pâture du Vautour.
Du mal & du bien l'évidence
Ne laisse plus de différence ,
Qu'entre le juste & le pervers.
Enfin l'Homme à l'Homme est visible ;
Le fond des ames est lisible ;
Et ses replis sont découverts.

O foudre qui sur nous t'apprêtes ,
Tombe , ne retiens plus tes coups !

Montagnes, écrasez nos têtes !
 O mer, ô terre, engloutis-nous !
 Cris affreux de ceux que surmonte
 L'effroi, le remords & la honte,
 A l'aspect du Juge irrité !
 Cris mêlés des chants d'âlégresse
 De ceux que, suivant sa promesse,
 Dieu comble de félicité !

Gloire au Roi doux & pacifique !
 Malheur à toi, Prince orgueilleux,
 Dont la barbare politique
 Fit mille & mille malheureux !
 Du périssable diadème,
 Devant la Puissance suprême,
 Ton front superbe est dépouillé ;
 Et rougissant de tes maximes,
 Il n'est plus couvert que des crimes,
 Dont tu fus & restes souillé.

Frémis à la liste effrayante,
 Que le miroir injurieux
 De la vérité foudroyante
 Présente sans cesse à tes yeux.
 Triste objet du courroux céleste !
 Quel fut, quel est le prix funeste
 De tes laborieux forfaits ?
 Vivant, tu n'eus repos ni gloire ;
 Mort, on t'a flétri dans l'Histoire ;
 Tu revis & meurs à jamais.

Des Rois armés d'un vain tonnerre,

On n'apprécia que le cœur ;
Bons , c'étoient les Dieux de la terre ,
Méchants , ils en étoient l'horreur.
Du sang d'un Prince magnanime ,
L'honneur & l'amour de Solime ,
Se daigna former l'Éternel ;
Et , dans les plaines de Syrie ,
Les chiens burent le sang impie
Du lâche époux de Jézabel.

J'apperçois un autre coupable
Qui fuit devant la piété ,
Et qui du jour insupportable
Voudroit éviter la clarté :
Mais c'est en vain. Nul ne l'évite :
Moins que tout autre , l'hypocrite
Dont le masque tombe à nos yeux ;
Notre vue ici décillée ,
De son ame enfin dévoilée ,
Perce les replis odieux.

Là régnoient la haine traîtreſſe
Couverte du modeste accueil ,
L'inhumanité , la moleſſe ,
L'intérêt fordide & l'orgueil.
Dieu juſte , ces cœurs ſacriléges
Ont , ſous ton nom , dreſſé des pièges
A la ſimple crédulité ;
Sévis ! leur funeſte malice
Rendit ce divin nom complice
De leur heureuſe iniquité.

Et toi , d'un sommeil volontaire ,
Avant le jour vengeur qui luit ,
Mondain charnel & téméraire ,
Que n'as-tu dissipé la nuit ?
Tu l'as pu ; mais , par indolence ,
Contre une commode ignorance ,
Tu n'as jamais bien combattu :
Des passions folle victime ,
Qui , de peur de haïr le crime ,
N'osoit connoître la vertu.

Séjour de la mort éternelle ,
Enfers , j'ordonne : obéissez.
Sous cette race criminelle ,
Ouvrez-vous , & l'engloutissez.
A cet arrêt irrévocable ,
D'un Dieu désormais implacable ,
Partent mille cris douloureux.
Mais ils percent en vain la nue :
Je vois sous la foule éperdue ,
S'ouvrir l'abîme ténébreux.

J'y vois précipiter l'avare ,
Que la soif de l'or dévora ,
Ce Grand qu'une fierté barbare
Rendit sourd à qui l'implora ;
Le faux délateur , l'homicide ,
Le cœur ingrat , l'ami perfide ;
L'envieux cruel & malin ;
Le Juge fourbe & mercenaire ,
Infidèle dépositaire
Des droits sacrés de l'orphelin,

Abominable Babylone ,
Ton sceptre est donc enfin brisé !
Le Dieu de Juda , sur son trône ,
Venge le foible méprisé.
Tombe avec l'orgueilleuse troupe
Qu'abreuva ta funeste coupe !
Elle a régné : son temps n'est plus.
Tombe ! & que , pour premiers supplices ,
Tes yeux contemplent les délices ,
Que Dieu fait goûter aux élus.



POÈMES.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE, POÈME ALLÉGORIQUE.

Mortalia facta peribunt.

B I E N au-dessus de la voûte étoilée ,
Où le premier crut lire Galilée ,
Bien par de-là les tourbillons nombreux ,
Nouvellement éclos du cerveau creux
D'un Philosophe , honneur de l'Armorique :
Loin de tout Ciel plat , ovale , ou sphérique ,
Est un espace infiniment plus grand ,
Que n'est celui que l'Univers comprend :
Espace , tel que le grand Alexandre ,
Au long , au large , eût eu de quoi s'étendre ,
Lui qui n'étant à l'aise en nul endroit ,
Dans l'Elisée est encore à l'étroit.

Vrai Paradis , source unique & féconde ,
Où sont à choix tous les biens de ce monde ;

Où la puissance est unie au desir,
Où le dégoût ne suit point le plaisir ;
Où l'avarice , au Pérou mécontente ,
Là d'un seul trait , éteint sa soif ardente :
L'Ambitieux lui-même y fait son sort :
L'Amant jamais n'y tente un vain effort ;
Dès qu'il lui plaît , du Berger l'heure y sonne ;
Sitôt qu'il tinte , Amour y carillonne :
Bref , en ce lieu , Pere de Jupiter ,
Ton siecle d'or en seroit un de fer.
Une guenon veut-elle être une Hélène ,
La buse une aigle , ou le lâche un *Turenne* ?
Qu'il se transporte en cet espace heureux.
C'est plutôt fait , qu'il n'a dit : je le veux.
Veilà d'abord *Bavius* un *Virgile* ,
Mégere un *Astre* , & *Thersite* un *Achille* ;
Vous convoitez tout l'or de *Koulican* ,
Ou les honneurs divins du Vatican ,
Ou du Sérail la friande assemblée :
Venez ici : vous devenez d'emblée ,
Tout en entrant , & dès le premier pas ,
Le *Grand-Seigneur* , le *Saint-Pere* & *Thamas* ;
Vivez comblé de biens , d'aise , & de gloire !
Que j'aïlle là ! me répond quelqu'un : voire
Qui le pourroit ? O toi , qui que tu sois ,
Qui m'interromps , n'y vins-tu pas cent fois ?
Qui ? moi ! Toi-même : ainsi que nous , sans cesse
Tu viens du lieu caresser la Déesse.
Quelle Déesse ? Extravagues-tu ? Non.
C'est bien la tienne , & *Chimere* est son nom ,
Comme l'espace , à ne te plus rien taire ,
Chez nous s'appelle *Espace-Imaginaire*.

L'inepte , ainsi que l'homme de savoir ;
 Souvent est là , sans s'en appercevoir.
 Quand l'agréable & docte *Fontenelle* ,
 Des Mondes fit la Carte universelle ;
 Ce monde-ci , bien que très-habité
 Echapa seul à la pluralité :
 Et le plaisant , c'est que dans le tems même
 Où sa lunette épuise le système ,
 Et qu'il omet uniquement ce lieu ,
 L'Observateur étoit tout au milieu.
 Or , ce lieu vaste autant que la pensée ,
 Où sur l'Autel la Chimere est placée ,
 Outre son Temple , en renferme encore un ,
 L'écueil brillant des fous hors du commun.
 Le Dieu Momus l'élevant à sa gloire ,
 L'intitula *le Temple de Mémoire*.
 Lui-même en fut l'Architecte savant :
 Il prit pour sol , un sable très-mouvant :
 Matériaux disposés à sa tête :
 Le frêle en bas , & le solide au faite :
 Ordre , goût , plan , tout dispute au terrain
 L'honneur du sceau de sa burlesque main.

De porcelaine éminentes colonnes ,
 Basses de laque , & sveltes & mignones ,
 De filigrane élégans chapiteaux :
 Frises d'émail , corniches de cristaux :
 Coupole d'or , lanterne élaborée
 De fin Acier , d'où s'élève arborée
 Une escarboucle éclairant l'horizon :
 Globe au - dessus duquel est un blason ,
 Alléchant l'homme en qui vanité regne :

Car au bon vin , s'il ne faut point d'enseigne ,
Notoire il est qu'au mauvais il en faut.
Donc pour enseigne , à ce Temple fallot ,
Pend de laurier une branche en couronne ,
Qui gentiment de sinople environne
En champ d'azur , où ce mot est jetté ,
En lettres d'or : A L'IMMORTALITÉ.

Ce n'est le tout : faisant de la lanterne
Un minaret , en vrai Dieu qui nous berne ,
Au préalable , ayant donné du cor ,
De tout là-haut , ayant pris son effor ;
Momus s'écrie : à moi race divine ;
Venez esprits de céleste origine ,
Venez graver ici vos noms fameux ,
Pour que le tems ne morde plus sur eux.

A cet appel un chacun s'évertue :
On vole au Temple , on s'y porte , on s'y tue ;
Chacun se croit l'homme rare & divin :
Et le plus sot , sans faute , est le plus vain.
Quand au milieu de la nuit la plus sombre ,
Des lampions & des torches sans nombre ,
Pour quelque fête allumés à grands frais ,
Orient de feu la face d'un Palais ,
Pour les rayons de l'Amant de Climene ,
Pour le Soleil prenant ce phénomène ,
Au feu luisant viennent les papillons ,
Se griller vifs , & cheoir à millions.
L'œil ébloui de la splendeur du dôme ,
A l'hameçon tendu par le Dieu Mome ,
Tels , & plus fous viennent se prendre à tas ,

Et pêle-mêle , humains de tous états ,
 Vous en verriez de toutes les étoffes :
 Princes , Guerriers , Poètes , Philosophes ,
 Peintres , Pédans , Maçons , Musiciens ,
 Voire bien pis : Guimbardes & Vauriens :
 Oui , Phriné même , & l'infâme Erostrate ,
 Ainsi qu'Homere , Alexandre & Socrate ,
 Viennent au Temple à pas irréguliers ,
 Et de leurs noms barbouillent les piliers.
 Jugez du reste , & si la foule est belle :
 Jérusalem , Lorette & Compostelle ,
 Rome & la Mécque ont moins de Pélerins ;
 Et de faveurs ne les ont pas si pleins.
 Ténéantise a mis sur les guenilles
 Plus d'une fois , la cape & les coquilles :
 Au lieu qu'ici tout se voue au labeur :
 La Caravane a le voyage à cœur :
 A ses côtés marchent de compagnie
 La faim , la soif ; le danger , l'insomnie ,
 Le chaud le froid , la misère & la mort.
 Le tic précède , & reste le plus fort.
 Il faut le suivre , ou mourir à la peine :
 Aussi fait - on. Cuiestre , ni Capitaine
 Ne s'en dément : on meurt à mi-chemin ,
 Ou l'on s'affiche aux yeux du genre humain.

Où courez-vous ! insensés que vous êtes !
 Quelle vapeur a dérangé vos têtes ?
 S'écrie en vain le bon Sens délaissé :
 A vos ayeux appartient le passé ;
 Que le présent soit votre espoir unique.
 Abandonnez l'avenir chimérique

A vos neveux : il ne peut être à vous.
Vous prétendez franchir le tems jaloux ,
Et le braver : cependant son passage
A chaque instant le venge , & vous outrage ;
Des Ris , des Jeux la troupe déjà fui ;
L'Amour s'envole , & Bacchus après lui
Disparoitra , sans que votre manie
Leur ait permis d'égayer votre vie.
Sous vos travaux , & sous la faux du tems ,
Tomberez-vous , comme la fleur des champs ,
Le soir éclosé , & la nuit écrasée ,
Avant qu'elle ait joui d'une rosée.
Que mon flambeau vous éclaire au besoin :
Ouvrez les yeux ! vous croyez voir de loin
L'Olympe ouvert : ce ne sont que des nues.
Propos en l'air , & paroles perdues !
L'homme de guerre , impatient du frein ,
La gloire en tête , & le glaive à la main ,
Frappe , renverse , & fait la sourde oreille.
Survient la mort qui lui rend la pareille ,
Sourde à son tour , elle frappe : il périt ,
Long-tems avant que son nom soit inscrit.
L'Historien , Pélerin moins bizarre ,
Mais non moins fou , de ce nom-là s'empare
Et ce nom-là , dans le joyeux pourpris ,
Pour accolade , avec le sien est mis.

M'amuserai-je à détailler la foule
Qui s'introduit , s'enregistre , s'écoule ,
Et disparoît ? j'aurois plutôt compté
Les moucherons qui piquent en été ,
Et dont le Nord , d'un souffle nous délivre.

Suffit que tous meurent très-sûrs de vivre,
Tel s'est muni , pour laisser là son nom ,
Du fier burin : tel du simple crayon :
Tel on élève , & tel autre on écrase :
Tel de plain pied s'inscrit contre la base :
Tel échafaude , & pend son écriteau
A la cologne : un fou , du chapiteau ,
Monte à la frise : un autre à la coupole :
Jusqu'au pinacle enfin quelqu'autre voie ,
A la faveur du quadrupède ailé ,
Sur qui je n'ai que trop caracolé.
Descendons-en , & finissons. A peine
De tous ces noms la Basilique est pleine ,
Que près de-là , fend l'air , à point nommé ,
L'antique oiseau , le vieil Ogre emplumé ,
Pour qui mille ans ne sont qu'une minute ,
Par qui tout naît , croît , décline , culbute ,
Et qui planant au sein de l'infini ,
A tout l'espace est pleinement uni.
Le Tems enfin , du seul vent de son aîle ,
Des Glorieux jette la citadelle
Dans le Léthé , dont le gouffre béant
Sert de passage & de porte au néant.

Lors dans l'Olympe il n'est Dieu qui ne rie
De la sottise & de la momerie.

Qui que tu sois qui m'auras entendu ,
Ris , mange , bois , le piège est retendu.
Du Dieu moqueur le cri nous importune ;
Faisons les sourds : c'est le traître Neptune ,
Qui dans le calme invite à naviger.

Et toi qui fais plaire autant qu'obliger ,
 Dont la belle ame en procédés excelle ,
 Dont le génie en tout genre étincelle ,
 Qui fais le bien & le beau tour-à-tour ,
 Sans exiger ni gloire ni retour ,
 Sans que ton nom , à l'aide du Mercure ,
 Dans *Morevi* de se nicher ait cure ;
 Sans autre vue , après avoir bien fait ,
 Que le plaisir de t'être satisfait ;
 De ces vers-ci reçois la dédicace ,
 Ami *Salley* , leur morale efficace
 De ton esprit a passé dans le mien :
 Être , c'est tout : avoir été , n'est rien.

DANCHET

AUX CHAMPS ÉLISÉES.

LA Parque à son noir trébuchet ,
 A sa triste & lugubre nasse ,
 Ayant pris le bon vieux DANCHET ,
 Franche colombe du Parnasse ;
 Cet ami d'Homere & du Tasse ,
 A peine eut passé le guichet ,
 Et tranquille en sa conscience ,
 Sans autre écrit , ni plaidoyé ,
 Sur son visage eut déployé
 Ses certificats d'innocence ,
 Qu'il eût de ses Juges courtois

Justice brieve & complete ,
Et qu'il obtint de tous les trois
Gain de cause sur l'étiquette.

Conduisez au joyeux canton
Le bon Auteur des Tindarides ,
Dit le Chancelier de Pluton ,
De son front dépliant les rides ,
Et parlant à son Hoqueton.

Par les ondes Aganippides !
Cria DANCHEZ , se moque-t-on
De me donner ici des guides !
Dans mon Virgile, Dieu merci ,
J'ai vu cent fois en raccourci
Les régions que je découvre :
Et je fais tous ces chemins-ci ,
Comme j'ai su ceux du vieux Louvre.

Pour le prouver , la bouche il ouvre ,
Et de l'Énéide aussi-tôt ,
Devant Proserpine tout haut ,
En défunt d'heureuse mémoire ,
Il leur récite sans quartier
Le sixieme livre en entier :
Puis plantant là son auditoire ,
Se précipite , en vieux routier ,
A travers le pays des Mânes ,
Aussi confiant que seroit
L'infailible & docte *Fréret* ,
Par delà celui des Brachmanes ,
Du corps antique dépêtré ,

Recomposé d'un limon vierge ,
Le bel-esprit , plus droit qu'un cierge ,
Et plus agile que *Dupré* (1) ,
Perce le bois mal éclairé ,
Où le Dieu des enfers héberge
Les fous , à qui Mars & l'Amour ,
Ici-bas , ont ravi le jour.
Là , nul objet ne se dérobe
Aux yeux d'un homme de sa robe.
Il voit Dolope & Mirmidon ,
Procris , Ériphile & Didon ;
Il y reconnoît Déiphobe ,
Ne faisant rien moins que florès ,
Ayant son nez dans sa pochette
Et truncas , ajoute le Poëte ,
Inhoneſto vulnere nares.
Le pieux Héros de Virgile ,
Sur les talons de la Sybille ,
Contemporain , frais émoulu ,
Ne se sentit pas plus ému ,
Que suivant le Poëme à la piste ,
Sous les myrtes mal-encontreux ,
L'étoit notre bon humaniste ,
A l'aspect de ces malheureux.

Au sortir de ce lieu si triste ,
Il entend le concert affreux
Du Tartare qu'il laisse à gauche.
De cent mille chats , en débauche ,
Le charivari ténébreux

(1) Premier Danseur de l'Opéra.

N'en est qu'une riante ébauche.
 Déjà l'élève de Clio ,
 D'avance avoit eu le prologue
 De la façon du méchant dogue ,
 Qui hurle à la porte un trio.

Mais dans le gouffre , où de l'impie
 La scélératesse s'expie ,
 Où l'avare , en pleine eau , dit-on ,
 Non pas en vilaine eau croupie ,
 Mais en belle eau , jusqu'au menton ,
 Souffre une éternelle pepie ;
 Dans l'ancre , où la rage accroupie
 A l'orchestre donne le ton ;
 Où de Némésis l'esponton
 Perce , frappe , assomme , estropie ,
 C'est bien un autre faux-bourdon ,
 A travers des cris de harpie ,
 Il entendoit siffler Python ,
 Claquer le fouet d'une Furie ,
 Croasser l'oiseau de Titie ,
 Craquer tous les os d'Ixion ,
 S'écrouler le roc de Symphe ,
 Et retentir le Phlégéon
 Des clameurs de maint Escogriffe ,
 Récemment tombé sous la griffe
 De l'impitoyable Aleçon.

Le tonnerre étoit l'intermede.
 Quel épouvantable Opéra ,
 Pour le tendre ami de *Campa* ,
 Et le doux Auteur de *Tancrede* !

Il ne fera jamais de rien
Dans une musique pareille.
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille.

Tel un bon Bourgeois de Paris ,
Sans dettes , procès , ni querelle ,
Cotoyant les murs de Thémis ,
De la Grand'Chambre entend les cris
Et les chaînes de la Tournelle ,
Déteste geole & barreau ;
Bénit son innocente vie ,
Et fuit Juge , Avocat , Partie ,
Huissier , Criminel & Bourreau.

Un sentiment pareil emporte
Loin du lieu funeste & vengeur
L'irréprochable Voyageur.

Déjà paroît l'auguste porte ,
Où notre érudit consummé ,
Se souvient que le fils d'Anchise ,
Suivant le rit accoutumé ,
Planta le rameau d'or , en guise
De cette espece de Balise ,
Que la Basoche appelle un Maï.

-En quatre pas & deux gambades ,
Le Pèlerin croit de l'enclos
Franchir déjà les palissades ;
Quand un matin , tout des plus gros ,
Un Subdélégué de Cerbere ,

Né dans le chenil de Mégère ,
Le poil hérissé , l'œil ardent ,
S'opposant à l'Ombre légère ,
L'arrête tout court en grondant.

Il a pour queue une vipere ,
Et contre quiconque prospere
Il garde une éternelle dent.
Sa panse énorme n'est farcie
Que de ciguë & d'aconit.
Autour de lui l'herbe est noircie
Des torrens d'encre qu'il vomit.
Son regard venimeux flétrit ;
D'un seul souffle il ôte la vie ;
Et sur son collier est écrit :
J'appartiens à la noire Envie.

L'ami des Dieux , en tournoyant ,
Faute d'un peu de la galette
Dont Énée avoit la recette ,
Jette au sentinelle aboyant ,
Un beau jeton d'Académie ;
Au vol à peine est-il happé ,
Que voilà ma bête endormie ,
Et mon bel-esprit échapé.
Enfin , d'un pied libre il arpente ,
Les coteaux , les prés & les bois ,
Séjour de la race innocente
Des bons humains , de qui font choix
Minos , Eaque & Rhadamante.

Que son ame alors est contente !

Elle le fut moins mille fois ,
Le jour qu'une juste patente ,
A la pluralité des voix ,
L'installa parmi les Quarante ;
Quoique la folle vanité
De l'astrolabe du Parnasse ,
Ne marque plus de cette place
Qu'un pas à l'immortalité.

Aussi gagnoit-il bien au change :
Car la différence est étrange ,
Entre habiter l'asyle heureux
Que Virgile a si bien su peindre ,
Où , de la Camarde aux yeux creux
Le trébuchet n'est plus à craindre ;
Entre s'égayer a jamais
A l'ombre des vertes forêts
Dans les jeux , les ris & la danse ;
Ou s'appesantir les esprits
Sous les fastidieux lambris
D'un vieux Palais en décadence ;
Et là , non pas pour un moment ,
Mais deux heures , tout d'une haleine ,
Végéter trois fois la semaine ,
Environné , Dieu fait comment ;
Puis finir pour dernière aubaine ,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine ,
Noyés dans un froid compliment.

Oh , comme il faute au col d'Horace !
Et que de bon cœur il embrasse

Ce cher & bien aimé Patron ,
Qui fut sa lance & son Égide ,
Tel au col de l'aimable Ovide ,
Sauteroit le joyeux PIRON :
Tel on verroit plein d'âlegresse ,
Mais plus grave dans sa tendresse ,
D'Olivet baïser Cicéron.

Vous voici donc en deçà l'onde ,
Lui dit l'Anacréon Romain ,
Et nous vous possédons enfin ,
En lieux , où tout plaisir abonde.
Venez , venez . sorti du sein
Des lettres & de la faconde ,
Soyez le bien venu chez nous.
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.

A revoir , dit le Compagnon ,
Un moment , excusez de grace !
Je vois mon bienfaiteur qui passe.
Bon-jour , Monsieur l'Abbé Bignon !
Monsieur l'Abbé Bignon s'arrête :
Et mon pauvre Danchet , bon-jour !
Monsieur l'Abbé , le beau séjour !
Qu'il y fait bon ! que je m'apprête
A vous y bien faire ma cour !
L'expression paroîtra folle
Et bizarre en pays aussi
Républicain que celui-ci.
N'importe : je vous tiens parole.
Là haut , vous disant grand-merci ,

Je jurai, j'en ai souvenance,
Que ma vive reconnoissance
M'accompagneroit jusqu'ici :
Elle fera donc éternelle ;
Point de chicane là-dessus.
D'ailleurs quand on a l'ame belle,
La gratitude pese-t-elle,
Elle n'est qu'un plaisir de plus.
Ceci te vaille une épitaphe,
Brave DANCHET ! tu disois d'or.
Ton fidele Historiographe
En pleure de tendresse encor ;
Et je n'en pleure pas sans cause.
Si tu vois Monsieur de LIVRI,
Que tu fais qui m'a tant chéri,
Dis-lui pour moi la même chose.

Lors, un objet bien singulier
Frappa les yeux du nouvel hôte.
Oh, oh, se prit-il à crier,
J'attrape donc Virgile en faute !
Ah, que d'aimables vérités
Le méchant nous a déguisées !
Quel surcroît de félicités !
Des femmes aux champs Élisées !
Ceci relève bien le prix
D'une habitation si belle.
Monsieur l'Abbé, dans ce pays,
Regretterons-nous l'Isle-Belle ?
Aussi j'étois souvent surpris,
Que, dans ces demeures divines,
Le Poète peu galant n'eût mis

Que des Héros , sans Héroïnes,
 Pourquoi ce trait d'inimitié ?
 Pourquoi de l'héroïque espece ,
 Souffler la plus belle moitié ?
 Un lieu de gloire & d'alégresse ,
 Sans femmes , peut-il en être un ?
 L'Olympe même , que seroit-ce
 Qu'un lieu désert , ou très-commun ,
 Si l'Olympe étoit sans Déesse ?
 Point de femmes , point de plaisir :
 De tout temps ce fut mon système.
 Tous cercles s'en doivent choisir :
 Et vous dirai-je que c'est même
 Faute de femmes , qu'aujourd'hui
 L'on voit dans notre Académie ,
 Aux pieds de Minerve endormie ,
 Siéger l'indolence & l'Ennui ?

De ce triste Ennui les symptômes
 Menaçoient le front clair & net
 Du digne héritier des Jérômes ,
 Si le Devancier de *Gresset* ,
 Ravi de se revoir en femmes ,
 N'eût pris le parti du *tacet* ,
 Pour aller saluer huit Dames.

Sur un tertre émaillé de fleurs ,
 En belles Nymphes printanieres ,
 Et représentant les Neuf Sœurs ,
 Brillent la Suze , Deshoulières ,
 Villedieu , Sévigné , Lambert ,
 D'Aunoy , Caylus & la Fayette :

La ro
 Elle se
 A ce l
 Honor
 Une p
 Et cet
 Puiss
 Long-
 Car v
 Vous
 Vous
 A pei
 A ce h
 Et si c
 Se veu
 Vous p
 Après
 A ces
 Le no
 Eut fa
 Et trè
 Delà ,
 Il vit
 Entre
 C'étoi
 Notre
 S'écri
 Oh Pa
 Il cou
 Et ne

La ronde ainsi n'est pas complete;
Elle sent bien ce qu'elle y perd.
A ce beau cercle de lumiere,
Honore de neuf trépieds d'or,
Une place est vacante encor :
Et cette place est la premiere.
Puisse-t-elle vaquer, hélas,
Long-temps par delà mon trépas !
Car vous seule (1) y devez prétendre,
Vous seule y monterez un jour,
Vous dont le pinceau noble & tendre,
A peint les malheurs de l'Amour.
A ce haut rang, tout vous appelle,
Et si ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon,
Vous proposerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjouement,
A ces huit Muses de la France !
Le nouveau venu, poliment,
Eut fait très-bas la révérence,
Et très-haut un long compliment ;
Delà, dans le vallon charmant,
Il vit une tête éminente,
Entre mille autres rayonnante :
C'étoit celle du grand Armand.
Notre Fondateur ! quelle joie !
S'écria-t-il tout transporté :
Oh Parbleu, je veux qu'il me voie !
Il court au Héros tant vanté,
Et ne se possédant pas d'aïse,

(1) Madame de Tencin,

S'incline en toute humilité :
Lui baise les mains , les rebaise :
Monseigneur , une éternité
Me semble un temps trop limité
Pour vous pouvoir payer ma dette :
Vous voyez un pauvre Poëte ,
Qui vous doit l'immortalité.
A moi , répliqua le grand homme ?
Oui , Monseigneur , je vous la dois ;
Et depuis trente-six ans , comme
Académicien François.
Eh quoi , de mon Académie ,
Reprit le fier instituteur ,
On parle encor en l'autre vie ?

Si l'on en parle , Monseigneur !
Ce doute , ainsi que nous , vous blesse :
Oui , certe , & malgré les jaloux
On parlera d'elle sans cesse ,
Comme elle sans cesse de vous.
Plus que du brillant domicile ,
Dont au Roi vous avez fait don ;
Plus que de l'auguste Maison ,
Qui de nos Docteurs est l'asyle ,
Que de la rue & de la ville
Qui s'honorent de votre nom !

Je m'en étonne avec raison ,
Dit l'Ombre à toque enluminée ;
C'est mon étoile fortunée
Qui sur vous influe , & vous sert ,
Je me souviens de la journée ,

Où je fus pris un peu sans vert :
Ce fut sur la fin du dessert ,
Que me présentant sa requête
Le folâtre de Boisrobert
Me fourra ce plan dans la tête.
Mais depuis long-tems là-dessus
Mon cœur indifférent sommeille :
Vous l'avouïrai-je , un peu confus ,
Ce fut du moment que je fus
La réception de Corneille.
Hé , Monseigneur , pardonnez-la !
Dit l'autre , que l'aveu démonte :
Nous n'avons pas sur notre compte
Deux fautes comme celle - là.

Au nom du Défenseur des Doges ,
Votre illustre , & digne neveu !
En faveur d'un fiecle d'éloges ,
Où pas un de nous dans le feu
De son génie enthousiaste ,
Peignant celui de Richelieu ,
N'oublia de le nommer vaste ,
Laissez-vous attendrir un peu !

Bon , dit le Cardinal , à d'autres :
Plaisans éloges que les vôtres !
Le bel hommage , qu'un encens
Qu'à titre égal , en même-tems ,
SEGUIER révendique , & partage !

Ignorez-vous donc qu'aujourd'hui ,
Repart Danchet , prenant courage ,

Son nom n'est presque plus d'usage,
Et qu'à peine on parle de lui.
De vous le Récipiendaire
Passe net à Louis-le-Grand ;
Et de notre aveu , laisse en blanc
Le Héros intermédiaire.

Dans le fond des eaux du Léthé ,
Le second Protecteur jeté ,
Rendit le premier plus traitable :
De plus , ayant appris combien
Du moindre Académicien
Le mérite est recommandable :
Combien , de ce corps assidu
Le travail & les exercices
Au Public ont déjà rendu
De considérables services ;
Et ce que trouvent d'agrément
Dans ce bel établissement ,
Princes , Princesses , Rois & Reines ,
Quand ce treizieme Parlement ,
A quelque grand événement ,
Dans le rang des Cours Souveraines ,
Vient déclamer son compliment.

A tout l'éclat dont elle brille ,
Il est trop heureux d'avouer
Que l'Académie , est sa Fille ,
Et l'exhorte à continuer ;
Lui prédisant gloire & durée ,
Et toute prédilection ,

Pourvu qu'elle soit éclairée ,
Et juste en son élection.

Oh ! là-dessus foyez tranquille !
Lui dit le zélé Vétéran ;
A nos clartés fiez-vous-en ,
Et croyez la brigue inutile.
Nous faisons , quand on nous reçoit ,
Un serment qui la décourage :
Nous jurons à l'Aréopage
De ne laisser qui que ce soit
Assuré de notre suffrage.
LOUIS , qui lui seul auroit droit
D'exiger toute obéissance ,
Ce Roi , dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de Rois ,
N'étend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage ,
Et ce qu'on doit à son serment ,
Ne pas opiner librement ,
Seroit n'avoir foi , ni courage.
Aussi nos MESSIEURS verroient tous ,
Fermiers , Ministres , Belle & Prince
Les solliciter à genoux ,
En faveur d'un Sujet trop mince ,
Qu'ils aimeroient mieux noblement ,
Par un abus moins illicite ,
S'ils ne pouvoient faire autrement ,
Aller au-devant du mérite ,
Que contre un si beau règlement.

La justice est leur élément ,
Et leur qualité favorite.

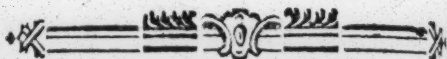
J'ai , par un trait original ,
J'ai moi-même en pareille affaire ,
Durant vingt-ans , ferme & loyal ,
Donné mon suffrage à *Nadal* ,
Préféablement à *Voltaire*.

Mais , interrompt le Cardinal ,
N'oubliez pas le capital :
Avant l'esprit & le génie ,
Examinez de près les mœurs :
Point d'étourdis , point de moqueurs ,
Point de libertins , je vous prie !

C'est ce qu'aussi nous évitons ,
Reprend l'homme sage & sincère :
Croyez que nous nous arrêtons
Moins au talens , qu'au caractère.
Comptez sur quarante Catons ;
Et vous ne vous tromperez guere ;
Afin que vous n'en doutiez pas ,
Je vous fais juge de la chose.
Poètes n'ayant pas plus de rats ,
Que de vieux écrivains en prose ;
Force gens à petits rabats ;
Des Grands de la Cour , des Prélats :
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois :
Nous n'y ferons pas pris deux fois ,
Et je n'ai pas la tête saine ,

Ou de long-temps , dans le tableau ,
Nous ne reverrons un *Boileau* ,
Et moins encor un *Lafontaine*.

En Style simple & sans apprêt ,
La chose ainsi contée au Maître ;
Peut-être , un peu moins comme elle est ,
Que telle qu'elle devrait être :
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami *Ximenès* ,
Le grand *Armand* quitta la place ,
Et l'heureux *Danchet* pour jamais ,
Alla rejoindre son *Horace*.



FABLES.

AU ROI (1).

LE LION ET LA FOURMI

LES traits du sort ennemi
 Et sa rigueur sans égale ,
 Avoient réduit la Fourmi
 Au malheur de la Cigale :
 Non que , pendant tout l'Été ,
 La pauvrete n'eût été

(1) Je composai cette Fable , à la sollicitation de nombre d'honnêtes gens , immédiatement après mon exclusion de l'Académie , obtenue du Roi , par l'Évêque de Mirepoix. Je ne la présentai point , parce que la bonté du Roi me prévint , que , de son propre mouvement , il me grâta d'une pension de 1000 liv. sur sa cassette. Cette pension me vint , comme m'étoit venue la nomination à l'Académie , sans avoir fait un pas ni pour l'une , ni pour l'autre.

Gloire à Dieu , au Roi , & aux Quarante.

Laborieuse & frugale.

Dans le creux d'un chêne , hélas !

Où se tenoit son ménage ,

Elle avoit , prudente & sage ,

De froment fait un amas ,

Dans lequel , en économe ,

Elle entrevoyoit , en somme ,

Deux ou trois cents mardis-gras.

Mais un maudit vent d'Automne ,

L'avoit réduite à l'aumône ,

En mettant cet arbre bas.

Grillon , son ami fidele ,

Souffroit de la voir souffrir.

Grillon , mon voisin , dit-elle ,

Que dois-je faire ? Mourir ?

Nenni-dà , non , ma Commere ,

Repart le sensé Grillon :

Bien fou qui se désespere.

Cervelle de Papillon ,

Ainsi donc tu dégèneres

De la vertu de tes peres ,

Tant vantés par Salomon !

A Monseigneur le Lion ,

Vas exposer ta misere.

Moi , j'oserois ! Pourquoi non

Il est Roi : donc il est pere.

Tant Moucherons qu'Éléphans ,

Sommes-nous pas ses enfans ?

L'Astre dont la face aimée

Retire tout du néant ,

Le Soleil , en se levant ,

Luit-il pas pour le Pygmée ,
Ainsi que pour le Géant ?

A la timide voisine ,
Tant fut dit par le voisin ,
Qu'elle se mit en chemin.
Elle trotte , elle trotte ,
Fait tant qu'elle arrive enfin
Chez sa majesté Lionne :
Restoit d'oser l'aborder :
Et comment s'y hasarder ?
La bestiole en frissonne.
Pour exposer un besoin ,
Toute ame honnête est poltronne :
Un monde entoure le trône.
Elle s'y prend par un coin ,
Et puis , à travers la foule ,
Perce , glisse , vire , coule :
Qui rampe à la Cour va loin.
Avant qu'on l'eût apperçue ,
Elle fut aux pieds du Roi :
Sire , ayez pitié de moi !
Lui dit-elle , toute émue.
Je n'ai vivres , ni manoir ,
Grain de bled , trou , ni geole.
J'eus de tout : un fils d'Eole
M'ôte mon petit avoir ;
Et l'Hiver vient à sa suite.
Sire , de vous seul j'attends
De quoi vivre tout ce tems ;
Et , si je suis éconduite ,
J'ai vu mon dernier Printems.

Forcé

F
E
Q
L
A
U
S
L
P
L
D
O
D
B
C
O
J
J
N
N
A
Q

G
D
Q
L
S
E
Q
E
T
Q
E
T
T

Force & voix , lors , lui manquèrent ,
Et les pleurs la suffoquèrent.

Qui dit courageux , dit bon :

Le Roi fut près d'en répandre ;

Achille a pleuré , dit-on :

Un Lion peut être tendre ,

Sans en être moins Lion.

La supplique eut bonne chance :

Prompte & royale ordonnance

La laisse libre à l'instant

Des soins dont elle est pressée ;

Ordonnance bien dressée

D'un boisseau de bled comptant ;

Boisseau de Fourmi s'entend ;

C'est-à-dire une pincée :

On ne peut moins , & pourtant

Jamais Fourmi n'en eut tant :

Jamais de chez le bon Prince

Ne sortit présent si mince ,

Ni malheureux si content.

A tel un pré vaut autant ,

Qu'à tel autre une Province.

Grand Roi , qu'il me soit permis

De prendre à vos pieds la place

Que le Lion de sa grace ,

Laissa prendre à la Fourmi !

Son même souci m'agite :

Elle parla : je l'imite ;

Et j'implore la bonté

Qui , de Votre Majesté

Est la vertu favorite ;

Tome I.

Vertu, des vertus l'élite ;
 Vertu qui dans vos regards
 Et dans votre cœur habite :
 Précieuse à mille égards ;
 Supérieure en mérite
 A tous les hauts faits de Mars ,
 Et rarement à leur suite.
 Vous triomphez des deux parts :
 La gloire n'est pas petite.
Rome avoit bien des Césars ,
 Et n'a jamais eu qu'un *Tite*.

LE ROITELET.

IL parut aux Oiseaux qu'ils vivoient plus
 l'aïse ,
 S'ils en choisissent un qui régnât sur eux tous.
 Les Bêtes, ne leur en déplaît ,
 N'ont pas eu quelquefois plus de raison que nous.
 Restoit à convenir, qui, d'entre eux, seroit digne
 De donner aux autres la loi :
 C'est le nœud gordien ; chaque Oiseau dit :
 moi.
 S'il ne se nomme, il se désigne.
 L'Aigle adjuge le sceptre au vol :
 Moi, je le donne au chant, disoit le Rossignol.
 Le Merle royalise à hauts cris la finesse :
 Le Vautour l'appétit : le Corbeau la vieillesse.
 Et le Duc les airs insolens.
 Le Moineau-franc enfin vante aussi des talents.

Assez rares dans leur espece.

C'est comme ici-bas , bonnes gens :

Chacun définit le mérite ,

Par sa qualité propre , ou du moins favorite.

Le Petit le dispute au Grand , & n'a pas tort :

Car les Grands ont toujours la rapine en partage.

Mais il fallut se rendre à l'avis du plus fort.

Si ce n'est l'ordre , c'est l'usage.

L'Aigle opina donc en ces mots :

C'est l'aîle qui nous fait Oiseaux :

Déployons la mienne & les vôtres !

Voyons qui vole le plus haut !

Celui-là fera Roi des autres.

Il dit : tout s'envole aussi-tôt.

L'Aigle fend l'air , perce la nue ;

Et les voyant loin deffous soi ;

Il brave la foible cohue :

Qui maintenant , dit-il , doit être votre Roi ?

Le Roitelet caché sous l'aîle appesantie

De l'Aigle , s'élance & s'écrie :

C'est moi.

Force , talens , vertus , sagesse

Ne servent guere , il en faut convenir.

Du prix qu'il devoit obtenir ,

Le mérite est exclus sans cesse.

Joindre l'impudence à l'adresse ,

Est le moyen d'y parvenir.

LA POULE AUX QUARANTE COQS.

PAR-FOIS plusieurs valent moins qu'un,
Dans un poulailler peu commun,
Sont neuf Poules belles à peindre;
N'ayant qu'un Coq pour elles neuf;
Et sans en être plus à plaindre,
Le Coq étant toujours tout neuf.
Tous les jours nouvelles couvées:
Éternel caquet d'accouchées:
On n'entend que Poulets chanter;
On ne voit par-tout que nichées
De Poussins prêts à voleter.

Une Poule de par le monde
Crut prenant maints Coqs à son choix,
Devenir seule aussi féconde
Que toutes ces neuf à la fois.
La sorte, bien que mal en plumes,
Étoit fiere sur son paillier;
Elle y bravoit loix & coutumes,
Et, par un abus singulier,
D'un Coq au lieu d'être contents,
Elle en voulut avoir quarante.
Le Coq aux neuf Poules feignit
D'applaudir au nouveau ménage;
Mais au fond le Sultan craignoit

L'incursion du voisinage.
La disette & l'occasion,
Grandes faiseuses de larron,
N'annonçoient que honte & ruine.

Que fait mon Coq ? Il entre un soir ,
Pian-piano dans le dortoir
De la Sultane Messaline ;
Et là , muni d'un bon rasoir ,
Légerement , à la sourdine ,
Et sans qu'aucun d'eux le sentît ,
Il ôte à Messieurs les Quarante ,
Le double morceau qui les fit
Tout ce qui fait que le Coq chante ,
Chacun d'eux s'éveilla chapon ;
Dont cuit à la pauvre volaille ,
Qui , depuis ce tems-là , ne pond
Ni ne couve un seul œuf qui vaille.
Démasque nous , me dira-t-on ,
Les Héros de l'Allégorie.
Oui-dà : le Coq , c'est Apollon ,
Et la Poule l'Académie.

LE TONNEAU DE VIN ET LA BOUTEILLE D'ENCRE.

VIS-A-VIS de son Tonneau ,
Un Poète , pauvre cancre ,
Derrière l'huis du caveau ,
Avoit au bout d'un cordeau ,

Pendu sa Bouteille à l'encre ;
Afin qu'allant , revenant ,
Mise en mouvement sans cesse ,
Par le premier survenant ,
L'encre en devînt plus épaisse.

Cependant sur son chantier ,
La majesteuse Tonne ,
Sous vingt couronnes d'osier ,
Siégeant comme sur un trône ,
Tranquille , offroit le devant ,
Un robinet en avant ,
Et ne bougeoit pour personne.

Le Maître un jour à propos ,
En dehors prêtant l'oreille ,
Ouit la Dame , en ces mots ,
Apostrophant , à huis clos ,
Sa précieuse Bouteille.

Voisine , je te plains bien !
Je te fais envie , avoue !
Suspendue à ce lien ,
Sans autre appui , ni soutien ,
De toi sans cesse on se joue ;
On ne te compte pour rien.
A peine as-tu pris maintien ,
Qu'un survenant te bafoue ,
Te balote , te secoue ;
Mieux vaut n'être pas , je crois ,
Qu'être ainsi , tout à la fois ,
Et pendue , & sur la roue.

Voï , la différence , voï
Comme , en repos , sur ma lie ,
On me laisse , & comme quoi
Tout le monde devant moi
Se prosterne & s'humilie.
On sent aisément pourquoi
L'on m'honore , & l'on t'oublie :
C'est que mon gros ventre est plein
De cette liqueur vermeille ,
Qu'on nomme vin d'une oreille ,
Restaurant , vif & divin ,
Qui létéfie & réveille
Le cœur & l'esprit humain :
Au lieu que ton ventricule
N'enferme qu'une liqueur
D'invention ridicule ,
Noire & sale , à faire peur ;
Liqueur pestilentielle ,
Pernicieuse à l'excès ,
Source odieuse & cruelle
De chicanes , de procès ,
De brochures éternelles
Du Parnasse & du Palais ,
D'impies , de Libelles ,
D'Écrits maudits & mal faits ,
Et d'horribles bagatelles.

Tais toi ! cria l'Écrivain ,
La clef mise à la serrure ,
Indigné qu'on fasse injure
A son noble gagne pain.
Plus que toi cette encre est pure ,

Dès qu'elle produit mes vers.
 C'est elle , & son bon office ,
 Qui font qu'ici tu me sers.
 C'est ta Dame & ma nourrice ,
 Sous ces noms respecte-la.
 Qu'un mot suffise , & finisse :
 Sans elle ferois-tu là ?

Ainsi du haut de leur splendeur ,
 Valant bien moins qu'ils ne se présentent ,
 Grands & Riches , par fois méprisent
 Les Petits qui font leur grandeur.

LES REPRÉSAILLES DES ANIMAUX.

UN quadrupede en oreilles ,
 Comme Saint Roch en chapeau ,
 Mis au nombre des merveilles
 De Beaune & de Mirebeau ;
 Une des bêtes de somme
 Qui trottent soir & matin ,
 Pour gagner leur picotin ,
 Et que de coups on assomme ;
 Un grison pensif , en somme
 Le philosophe Martin ,
 Qu'Ane , en bon François , l'on nomme ,
 Animal humble & mutin ,
 Un jour prioit le Destin
 De le vouloir bien faire homme.
 Très-volontiers , dit-il , comme

Si je n'avois pas déjà
Fait de ces miracles-là.
Recevant donc sa priere ,
Sur le champ il l'exauça ;
Sans licou , bât , ni croupiere ,
Martin se donna carriere ;
Ses sabots il déchauffa ,
Et fièrement se haussa
Sur ses deux pieds de derriere ;
Ravi , courbé dès long-temps ,
De voir le cercle des champs
S'élargir de quelque lieue ;
Et son front , d'un pied plus près ,
Avoisiner désormais
La voûte céleste & bleue :
Mais gâté du vieux limon ,
Comme l'âne de Timon ,
Regrettant toujours sa queue.

Par un instinct pur ou faux ,
Fiers de leur mince avantage ,
Tous les autres Animaux ,
Le docile , & le sauvage ,
Se moquoient du personnage ;
Et du premier au dernier ,
Rioint de son nouvel être ,
En lui reprochant de s'être
D'Évêque ainsi fait Meunier.
Francs Idiots que vous êtes ,
Nés pour n'être que des bêtes !
Leur dit l'ex-Aliboron ,
Où sont vos cœurs , & vos têtes :

Sans faire le fanfaron ,
J'ai , Dieu merci , l'un & l'autre ,
Et vous ne le nierez pas ,
Quand vous apprendrez , ingrats ,
Pourquoi je ne suis plus vôtre.
Pour vous venger des bourreaux
Qui s'exercent sur vos peaux ,
J'ai pris la meilleure voie ;
Et soyez sûrs que ma main ,
A son tour , du cuir humain ,
Va faire large courroie.

Pensez-vous que sans douleur ,
Et sans dépit , je vous voie ,
De l'homme exterminateur ,
Etre impunément la proie ;
Entre la mort & la peur ,
Vivre sous ce destructeur ,
Sans liberté , paix ni joie ?
Et subir chair , ou poisson ,
Le feu , le fer , l'hameçon ,
Que sa barbarie emploie
A coups sûrs : & de façon
Qu'à ses pieds enfin tout tombe ;
Forts , foibles , tout y succombe :
De l'Agnelet , jusqu'au Bœuf ;
Du Vautour à la Colombe ,
De la Poule jusqu'à l'œuf !

Cette guerre est , disent-ils ,
L'apprentissage de celle
Qu'entre eux , ces tyrans maudits ,

Se font encor plus cruelle :
 Elle en a beaucoup détruits :
 Joignons-nous à leur querelle.
 Foi d'Ane que je naquis ,
 Et non d'Homme que je suis ,
 Seul j'en détruirai plus qu'elle.
 Tout-à-l'aise , en tout honneur ,
 Sur eux , je ferai main basse ,
 Si bien , si beau , que ma race
 Extermine enfin la leur.
 Il dit , la tourbe de rire ;
 Regardant comme un délire
 Cet héroïque dessein.
 O d'un parterre frivole
 Jugement prompt & peu sain !
 L'effet suivit la parole :
 L'Ane se fit Médecin.

LA NOBLESSE.

DANS les lieux où Vulcain préside ,
 La flamme ayant vomé des flots d'airain liquide ,
 Le Cyclope en deux parts divisa le métal :
 De l'une il fit une Statue ,
 L'idole & la terreur d'une sorte cohue ;
 Et de l'autre le piédestal.
 Nous naissons tous égaux : la nature ingénue
 Ne reconnut jamais les rangs qu'on s'attribue ,

Et de tous tems les confondit :
 Mais le caprice humain les fit ,
 Et le hasard les distribue.

LE GOUPIL ET LA POULE.

LE Goupil , (c'est ainsi qu'on nommoit un
 Renard ,
 Au bon vieux tems de Charlemagne.)
 Illustre & docte FONCEMAGNE ,
 Oracle unique à cet égard ,
 Dis-nous si je bats la campagne ?
 Qu'après tout je la batte , ou non ,
 Autant que je puis m'y connoître ,
 C'est de sa queue & de son nom
 Que dérive , & que vient peut-être
 L'outil appelé Goupillon.
 Mais que cela soit , ou puisse être ,
 Que ce soit folie , ou raison ,
 Qu'importe ? pourvu que la boule
 Aille son train , s'avance , roule ,
 Et vienne au but. Un Renard donc ,
 Mal-avisé s'il en fut onc ,
 Dans sa gueule , à pas lents , emportoit une Poule ,
 Et gagnoit son terrier par des lieux creux & bas ,
 La tenant bien aux dents , mais ne les serrant pas
 Rendant ses allures très-douces ,
 De crainte , qu'aux moindres secouffes ,

La Poule , par ses cris & le signalement ,
Ne mît des Chiens , dans le moment ,
La maréchauffée à ses trouffes.
La Poule cependant pieds , ventre & bec en haut ,
Et prête à finir bientôt ,
Rouloit , en fine femelle ,
Et trouva dans sa cervelle
Un bon tour pour s'évader :
Ah, mon Dieu , le beau tems ! comme il est
bleu , dit-elle !
L'agréable Soleil ! que sa lumiere est belle !
Quel plaisir de le regarder !
Le Renard curieux , leve un moment la vue.
Le Soleil , du tabac , produit le prompt effet ;
Il hausse & baisse l'œil , sa narine remue ,
Et ne sachant plus ce qu'il fait ,
A gueule ouverte il éternue.
La Geline l'attendoit là :
Libre , & se moquant du jocrisse ,
Sur un arbre elle s'envoia ,
En lui criant : Dieu vous bénisse !
La curiosité faisant perdre le tems ,
Et tendant ses filets à la sottise humaine ,
De pertes en pertes nous mene ,
Et mal en prend à bien des gens.

LE COCHON DE LAIT ET LE CHARLATAN.

DU petit Quadrupede, encore jeune & tendre,
Dont, quand il est rôti, l'on dit : vive la peau !
Ou, du Cochon de lait, pour mieux me faire
entendre,

Un Farceur du Pont-Neuf, le nez sous le manteau,
Contrefaisoit le cri d'un ton à s'y méprendre.
La canaille disoit : bravo ! bravo ! bravo !
Un drôle seul osa sans craindre le haro,
Dire, s'il s'en mêloit, qu'il sauroit mieux s'y
prendre.

On vous le traite d'apoco.

Il gage, indique un jour : on promet de s'y rendre.

Le jour venu, voilà mes deux rivaux,
Sur la sellette & les tréteaux,
Mis dans la balance fatale
De leur juge au nez levé,

Par terre prononçant debout sur le pavé,
Où le désceuvrement l'installe.

Des deux le premier se signale ;

Non sans avoir pour lui, suivant le nouveau train,

Amenté tourdement la brigade & la cabale.

Aussi commence-t-il à peine, que soudain,

La tourbe aveuglément, des mains se met à battre

Et frappe les échos du Fauxbourg Saint-Germain.

Un brouhaha plus long eût pu faire à la fin

Prendre le mors-aux-dents au cheval d'Henri-
quatre.

Lors , la tête levée , & hors du capuchon :

A toi , Gille , dit-il ; voyons de tes merveilles.

Il faisoit froid : & Gille , au fond d'un gros man-
chon ,

Le nez dessus cacheoit un vif petit Cochon.

Il lui pince la peau , lui tire les oreilles ;

Lui fait pousser sur le bon ton

De hauts cris à percer la nue :

Peine perdue.

Où plaît le faux , le vrai n'est rien.

A l'école ! à l'école ! on le siffle : on le hue :

On l'appelle un Cochon lui-même. Gens de bien ,

Dit-il à la noble assemblée ,

Et montrant son garant pendu par un lien :

Tenez , n'opinez plus d'emblée ,

Voilà votre juge & le mien.

Que de foibles génies ,

De débiles cerveaux ,

Et de francs étourneaux ,

Plus bruyans que des Pies ,

Dépriment les travaux ,

Des vrais originaux ,

Et prônent des copies !

LA TOURET LE ROCHER.

DU sommet d'un Rocher une superbe Tour
Alloit se cacher dans la nue ,
Et , de tous les lieux d'alentour
Dominoit la vaste étendue.
L'orgueil aveugle tout : elle osa s'oublier.
Le rocher éprouva sa fierté criminelle.
Abaisse-toi , lui disoit-elle ,
Et sous mon noble poids gémis tout le premier.
Eh , qui t'a si mal informée ,
Répondit le Rocher, de tes droits & des miens ?
N'est-ce pas moi qui t'ai formée ,
Qui t'élève & qui te soutiens ?
Le Ciel, en approchant ton faite
Des régions de la tempête ,
Te favorisa moins qu'il ne te menaça.
Puisse-t-il un jour te détruire ?
Un coup de foudre l'exauça.
Rois , voilà qui doit vous instruire.

L'AVARE ET SON HÉRITIER.

UN riche & pauvre Avare , à son fils indigent ,
Dit au lit de la mort , & dit en enrageant :
Mon fils , dans la forêt prochaine ,
En tel endroit , sous un tel chêne ,

Est un amas d'or & d'argent ,
Qu'à grossir j'eus bien de la peine :
A le saisir sois diligent ,
Mon héritier , & mon argent ,
Adieu ; fais profiter l'aubaine.

Le pere mort , le fils bien vif ,
A l'instant se met en campagne ;
Et ne pensant rien moins qu'en Juif ,
Fait , en chemin , cent châteaux en Espagne.
Manquant de tout hier , désormais il aura
Équipage , palais , bijoux , vins de Champagne ,
Et Basque , & Maure , & cetera.
Tout ce qu'un sous-fermier peut avoir d'agréable.
Quarante beaux esprits à table :
Au lit les filles d'Opéra.
Mais , Monsieur l'Héritier , vous a-t-on dit la
somme ?

Et ne pourriez-vous pas avoir à décompter ?
A cent mille écus le jeune homme ,
Ni plus , ni moins , la fait monter :
N'en rabat pas un sou... Bientôt d'un pas agile ,
Arrivant au lieu du trésor ,
Dans un sac d'ours , ou de castor ,
Il n'en voit que cinquante mille ,
En six mille deux cents cinquante louis d'or.
Il les compte , recompte : encor ,
Sij'en avois au moins trouvé soixante !
L'heureux mortel est désolé :
Il jure , il crie , il se tourmente :
Il est trahi , lésé , volé.
Enfin le dos chargé du trésor qui l'accable ,
Il revenoit au désespoir.

Quand sur ses pas voici qu'un pauvre Diable
Ramasse un louis d'or qu'il avoit laissé cheoir.
Voulez-vous voir un homme au comble de la joie?

C'est celui-ci , son louis à la main.

Il en soupe ce soir ; il en dîne demain.

A l'achat de Paris , par avance il l'emploie ,
Et gaîment , dans ce rêve , il poursuit son chemin.

La bonne humeur qui lui sert de voiture ,
Fait qu'il atteint bientôt l'homme au trésor.

Qu'avez-vous , Chevalier de la triste figure

Qu'ai-je ? Oui. Rien. Rien ? Non. Mais encor ?
Martyre ! double martyre !

Le cas conté , l'homme au louis l'admire.

Cinquante mille écus , de Dieu grace envoyés ,
Vous font tant gémir ? Oui : vous , qui vous fait
tant rire ?

Ce louis d'or que vous voyez.

O convoiteux mortels ! ô cerveaux dévoyés !
Songez à qui n'a rien , peu saura vous suffire.

LE HIBOU ET LA LINOTTE.

*A de jeunes Agréables , qui me plai-
santoient sur ma vie retirée.*

QUE je plains votre destinée !

Dit la Linotte au Hibou.

Le jour , au fond de quelque trou ,

La nuit sur quelque cheminée ;

C'est vivre comme un Loup-garou.

Votre voix est de triste augure :
Votre plumage est laid ; laide est votre figure.

Le compliment n'est pas poli :
Mais quoi ! c'est la vérité pure.
Vous n'êtes ni beau , ni joli ;
Aussi vivez-vous en Hermite ,
Et ne vous faites point d'ami ;
Loin delà chacun vous évite :
C'est là n'exister qu'à demi.

Avez-vous tout dit , Perronelle !
Repart le misanthrope-oiseau :
Voilà de nos gens sans cervelle !

Je ne fors que de nuit ! j'en crains moins le réseau,
Marque de ma prudence extrême !

La sûreté , dans l'ombre , a choisi son séjour.

Les dangers suivent le grand jour ;

Je le hais : malheur à qui l'aime !

Je chante mal ! aussi n'est-ce pas mon métier.

Mais grace à mon vilain ramage ,

On ne me voit jamais en cage ,

Comme vous , chez le Savetier.

Si l'on me trouve laid , je ne saurois qu'y faire ;

Je n'ai pas un air Damoiseau :

Mais Hibous, pour cela, manquent-ils sur la terre?

Pullulent-ils pas bien & beau !

Ils trouvent donc bien à qui plaire.

Je n'ai pas un ami ! je conviens de ce point ;

Et de plus , je n'en cherche gueres ,

Parce que je ne me plais point

A courir après des chimeres.

Encore en vaut-il mieux manquer , & le savoir ;

Qu'en manquer , & croire en avoir.
Je n'en veux point, fondé sur des raisons si belles,
Vous vous en faites cent , & faites fonds sur eux.
Soyez un moment malheureux ,
Et vous m'en direz des nouvelles.
Ma foi , Monseigneur le Hibou ,
Reprit la Linotte peu sage ,
Philosophiez tout votre fou.

Je plaignois votre sort; je disois; c'est dommage.
Vous dites: c'est tant mieux; adieu, vous êtes
fou.

Je vous plaignois un peu: je vous plains davan-
tage.

Fort bien! dit le Hibou: je suis fou, j'y consens.
Je doute, toutefois que mon air le dénote.

Mais vous n'ignorez pas quelle sorte de gens

On nomme têtes de Linotte.

Il suffit pour juger de nous ,

De voir le rang qui nous conserve :

Vous servez de symbole aux fous ,

Et je suis l'Oiseau de Minerve.

Fin du premier Volume.



elles,
eux.

age.
étés

van-

ens.